Illinois U Library

NUMÉRO 153

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Amélie Grand-Père Mimi

Mimi Grand-Père

Grand-Père L'Éléphant

1 GRAND-PÈRE. — *C'est un gavial du Gan Ça vous coupe un bras en moins de deu* (PREMIER TABLEAU.)

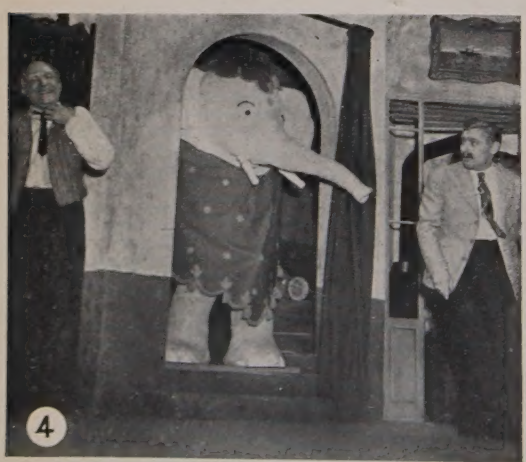
2 GRAND-PÈRE. — *Moi, petite, je n'invente p J'imagine !* (PREMIER TAELEAU.)

3 GRAND-PÈRE. — *Azouk, tu es le bienve dans ma maison !* (PREMIER TABLEAU.)

4 L'ÉLÉPHANT. — *Salut, Honoré !* (PREM TABLEAU.)

5 TERRASSON. — *Alors, on roucoule ?* (TABLEAU

Grand-Père L'Éléphant Honoré



Terrasson Colombani Mimi Antoine

AZOUK

Comédie en 10 tableaux

d'Alexandre RIVEMALE

Cette pièce a été créée le 22 décembre 1953, au Théâtre FONTAINE par la Compagnie GRENIER-HUSSENOT, dans une mise en scène de Jean-Pierre GRENIER, des décors et costumes de Jean-Denis MALCLES.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954, by Alexandre RIVEMALE.

Supplément au N° 410 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

Mimi ..... *Marianne LECENE*

Arsène ..... *Olivier HUSSENOT*

Amélie ..... *Marise PAILLET*

Honoré ..... *Roger CAREL*

Antoine ..... *Jean ROCHEFORT*

Terrasson ..... *Paul CRAUCHET*

Colombani ..... *Jean COSTE*

L'Evadé ..... *Paul PREBOIST*

Bœuf ..... *Georges CARMIER*

Mme Ancelin ..... *Arlette DUCAS*

Bouteille ..... *Jean-Pierre GRENIER*

REMIER TABLEAU

A Cassenargues, salle commune d'une maison ovençale. Côté jardin, la porte d'entrée rée donnant sur une terrasse. Au centre, ntrée d'un escalier avec son rideau ouvert. ns l'escalier, sur le mur, une console rtant un grand vase. Côté cour, l'amorce ne petite cuisine qui se perd dans la ulisse, une table, deux chaises. Aux murs, fusil de chasse, une trompette. Répartis ns le décor, quelques meubles du pays.

SCENE I

MIMI, AMÉLIE

Mimi, assise près de la table, tricote. Amélie apparaît, descendant l'escalier.

AMÉLIE. — Mimi, tu n'as pas vu mon fichu ?

MIMI, *désignant l'escalier.* — Il n'est pas -haut dans ta chambre ?

AMÉLIE. — Mais non, j'en viens... Je l'avais issé dans la cuisine en revenant des mmissions.

MIMI. — Tu n'as pas bien cherché.

AMÉLIE. — Si tu m'aidais un peu, au lieu e rester clouée sur ta chaise... Qu'est-ce que tricotes encore ?

MIMI. — Un pull *(Elle prononce :* pule.*)* our aller avec ma jupe grise. C'est Noémie ournaire qui m'a prêté le patron.

AMÉLIE. — Un pull !... Tu ferais mieux de icoter des brassières !

MIMI, *scandalisée.* — Oh, maman !

AMÉLIE. — Oui, des brassières, parce que si continues, avec ton bel Antoine, le pull- ver risque d'être trop étroit !... Ah ! ce fichu, e fichu ! Je vais finir par me mettre en etard... Et le grand-père, où est-il ?

MIMI. — Il est allé voir le vieux Teston ur son lit de mort. Après, il passera à l'arrêt u car.

AMÉLIE. — A l'arrêt du car, pourquoi faire ?

MIMI. — Il y va chaque jour... ça l'occupe.

AMÉLIE. — Ah ! Le pauvre homme... Ce chu !

Elle entre dans la cuisine. On frappe à la porte. Mimi va ouvrir.

SCENE II

LES MÊMES, LE FACTEUR BOUTEILLE

BOUTEILLE. — Bonsoir, Mimi.

MIMI. — Bonsoir, monsieur Bouteille.

BOUTEILLE. — Ta maman n'est pas là ?

MIMI, *désignant la cour.* — Elle est dans la cuisine.

BOUTEILLE, *confidentiel.* — J'ai une commission pour toi. Antoine Fabre veut te voir. Il passera devant la maison dans un petit moment... Il t'enverra trois coups de sifflet... Tiens-toi prête.

MIMI. — Vous parlez !

BOUTEILLE. — Coquine, va ! Tu sais que tu en as, de la chance ? Un beau spahi comme lui, que toutes les filles de Cassenargues te l'envient !

MIMI. — Je le sais, monsieur Bouteille, et elles ne me le prendront pas !

BOUTEILLE. — Ça vient à peine au monde, et c'est déjà jaloux comme une tigresse !

Ils rient. Amélie apparaît, en train de nouer son fichu sur sa tête.

AMÉLIE. — Je l'ai trouvé, il avait glissé sous une chaise... Té ! Bonjour, monsieur Bouteille.

BOUTEILLE. — Bonsoir, madame Amélie... Vous connaissez la nouvelle ?

MIMI ET AMÉLIE. — Non... quelle nouvelle ?

BOUTEILLE. — Il y a un prisonnier de la Centrale de Tarascon qui s'est échappé.

AMÉLIE. — Pas possible !

BOUTEILLE. — Oui. La gendarmerie est mobilisée... On parle d'organiser une battue.

MIMI. — Mon Dieu !

AMÉLIE. — Il est dangereux ?

BOUTEILLE. — On sait pas... On sait pas... Ah ! j'ai une carte pour vous, madame Amélie. *(Il cherche dans sa boîte et dans toutes ses poches.)* La voilà... *(Il tend la carte à Amélie.)* Elle vient de loin... du Brésil, vous vous rendez compte ? Elle a passé l'Equateur... Vous me garderez les timbres.

MIMI. — Du Brésil ? Mais de qui ça peut bien être ?

AMÉLIE. — Je ne sais pas.

Elle s'éloigne et regarde pensivement la carte.

BOUTEILLE. — Allez, au revoir, madame Amélie. *(Bas, à Mimi :)* N'oublie pas, trois fois.

Il sort. Mimi se rasseoit et reprend son tricot.

AMÉLIE, *contemplant la carte.* — Ça, par exemple !

MIMI. — Qu'est-ce qu'il y a ?

AMÉLIE., *comme se parlant à elle-même.* — Je le croyais disparu.

MIMI. — Qui ?

AMÉLIE. — Alexandre Morel... Tu ne le connais pas... C'était un jeune du pays qui voulait m'épouser, mais je lui ai préféré ton père.

MIMI. — Ah !

AMÉLIE. — La dernière fois que je l'ai vu, c'était quelques mois avant ta naissance... Et puis un jour, il a disparu.

Un temps.

MIMI. — Qu'est-ce qu'il fait au Brésil ?

AMÉLIE. — Il ne dit rien... Il m'envoie seulement son bon souvenir.

Elle déchire la carte.

MIMI. — Pourquoi tu la déchires, cette carte ? Et les timbres pour M. Bouteille ?

AMÉLIE. — Tu connais ton père. S'il la trouvait, ça ferait tout un drame... Ah ! Je fais un saut chez le vieux Teston, le pauvre, pour un dernier adieu... Je passe chez Mlle Agnel, et je reviens de suite... Ne laisse pas tomber le feu, car nous souperons de bonne heure : ton père a encore une réunion électorale !

Elle se dirige vers la porte.

MIMI. — Compte sur moi, maman... Et bien des choses à Mlle Agnel.

SCENE III

AMÉLIE, MIMI, LE GRAND-PÈRE

Le Grand-Père ouvre la porte et apparaît, portant un grand paquet encombrant.

AMÉLIE. — Ah ! vous voilà !... Qu'est-ce que vous portez ?

MIMI, *se levant.* — Oh ! Qu'est-ce que c'est, grand-père ?

GRAND-PÈRE. — Une chose très rare... Exotique.

AMÉLIE, *inquiète.* — Exotique ? Il y a quelque chose à payer ?

GRAND-PÈRE, *posant le paquet sur la table.* — Non, j'ai payé sur mon livret de Caisse d'Epargne... ça vient de chez Cabasson, le naturaliste du boulevard Dugommier, à Marseille...

AMÉLIE. — Ça y est... Encore une de vos saletés tropicales...

MIMI. — Mais, maman, c'est peut-être joli. Regardons d'abord.

GRAND-PÈRE. — Vous allez voir. Il est de toute beauté. *(Amélie, furieuse, est partagée entre la curiosité et le désir de sortir. Le Grand-Père défait le paquet avec des gestes tendres. Il en sort un crocodile empaillé. Amélie pousse un cri strident.)* Il est beau hein ! Un gavial du Gange... ça vous coupe un bras en moins de deux.

AMÉLIE. — Et vous voulez mettre ça ici ?

GRAND-PÈRE, *levant le crocodile à bout de bras et se tournant vers le mur.* — Oui, au mur.

AMÉLIE. — S'il vous plaît, montez-moi ça au grenier. Vous savez bien que je ne veux pas de bête ici... Vivant, ça encombre, et mort ça prend la poussière.

MIMI. — Ça pourrait être très décoratif.

GRAND-PÈRE. — Oui, décoratif...

AMÉLIE. — Vous êtes décoratif, vous ! Avec toutes ces abominations que vous me charriez dans la maison... Des têtes de buffles, des peaux de tigres qui nous amènent les mites, des flèches empoisonnées qui risquent de nous donner des panaris...

GRAND-PÈRE. — Ce sont des trophées.

AMÉLIE. — Des trophées !... Qu'est-ce qu'il va chercher, mon Dieu !

GRAND-PÈRE. — Oh ! Je ne les ai pas rapportés moi-même, bien sûr ; mais j'aurais pu.

MIMI. — C'est vrai.

AMÉLIE. — Vous auriez pu ! Et c'est pour ça sans doute, que vous vous êtes acheté un complet d'explorateur, un casque colonial, des jumelles et un fusil.

GRAND-PÈRE, *dignement.* — Pas un fusil, Amélie. Une carabine « Vinchester » à binoculaire et sans recul.

AMÉLIE. — Pauvre ! Il lui faut toute une panoplie à ce Tartarin de bazar !

MIMI. — Voyons, maman !

AMÉLIE. — Voilà où ça mène les mauvaises lectures. *(Elle sort un illustré de la poche du Grand-Père.)* Un homme de votre âge qui lit « Le Petit Explorateur » !

Elle jette rageusement le journal à terre.

MIMI. — C'est très instructif.

AMÉLIE. — Instructif ! Pauvre martyre que je suis ! Avec un mari qui se prend pour Jules César et un beau-père qui joue aux Peaux-Rouges !

GRAND-PÈRE. — Il n'est pas question de Peaux-Rouges... Je m'intéresse à l'Orient.

AMÉLIE. — Eh bien, allez-y, en Orient... Ou bien tâchez de vous tenir tranquille.

GRAND-PÈRE, *tristement.* — Tranquille... comme le vieux Teston !

MIMI. — Tsst, tsst, tsst, grand-père.

AMÉLIE, *montrant le crocodile.* — Je ne veux pas voir ça en rentrant... Je vous l'ai déjà dit : pas de bête chez moi... Et toi, Mimi, ne laisse pas tomber le feu.

Elle sort.

SCENE IV

MIMI, LE GRAND-PÈRE.

MIMI. — Il est beau, ton gavial du Gange, u sais, grand-père.. On le croirait vivant. C'est méchant ?

GRAND-PÈRE. — Pas plus que n'importe qui... Qu'est-ce que je vais en faire main-enant ?

MIMI. — Plus tard nous le mettrons sur le mur, ne t'inquiète pas. *(Elle prend le croco-dile.)* Je vais le serrer dans ma chambre.

GRAND-PÈRE. — Enveloppe-le bien, et fais ttention, c'est fragile.

Elle sort côté cour par la cuisine. Le Grand-Père enlève sa veste et l'accroche à une patère, près de la porte d'entrée, puis ramasse le journal et le pose sur la table.

MIMI, *en coulisse.* — Comment ça s'est assé, chez Teston ?

GRAND-PÈRE, *gravissant les premières marches de l'escalier.* — Un petit coup de oupillon, et adieu ! Pauvre Teston, vaï !

MIMI, *revenant.* — Qu'est-ce que tu fais ?

GRAND-PÈRE, *à voix basse.* — Je prends on cahier dans sa cachette.

Mimi sourit, attendrie.

MIMI, *s'asseyant.* — Il y avait beaucoup de onde ?

GRAND-PÈRE, *se hissant sur la pointe des ieds pour s'emparer du vase.* — Oh ! Nous étions qu'une poignée. Rien que les vieux u pays. Le dernier carré, quoi !... Qui se trécit un peu plus chaque année.

Il prend le vase et revient vers la table.

MIMI. — Allons, allons, grand-père, pas imagination.

GRAND-PÈRE, *posant le vase sur la table.* — u sais, Mimi, quand on a mon âge et qu'on t dans un petit village où les vieux se mptent sur les doigts de la main, on sait quoi s'en tenir... surtout à Cassenargues où n'y a jamais eu de centenaire ! *(Il sort du se un gros cahier qu'il pose sur la table.)* n attend son tour. *(Il va replacer le vase r la console.)* On est comme un vieil arbre us bon à rien, même pas à faire de l'ombre à porter des nids... On embarrasse.

Il revient dans la salle à manger et marche de long en large.

MIMI, *secouant la tête d'un air de désappro-tion.* — Tu avais bien besoin d'aller voir vieux Teston ! Te voilà tout retourné, à résent.

GRAND-PÈRE. — Il le fallait... Ce n'est pas e l'avoir vu mort, le pauvre, il avait fait son mps. Non, ce qui me tracasse, c'est de nser qu'il a vécu comme un arbre...

MIMI. — Comme un arbre ?

GRAND-PÈRE. — Comme un arbre. Prisonnier de la terre, toujours au même endroit, avec toujours le même coin de ciel au-dessus de la tête. Toute une vie d'arbre ! Qu'est-ce que tu veux qu'il arrive à un arbre ? Rien ! S'il n'est pas abattu par la foudre ou le bûcheron, il meurt de sa longue mort là où la main de Dieu ou de l'homme l'a planté pour toujours... Et maintenant que je suis vieux, j'ai peur d'avoir été un arbre.

Il ouvre le tiroir de la table, en sort un encrier, un porte-plume. Mimi l'observe un instant, puis se lève vivement et va dans la cuisine.

MIMI. — Je vais te servir un verre de vin.

GRAND-PÈRE. — Tu es une bonne petite... Ça me mettra en train pour écrire. *(Mimi revient avec une fiasque et un verre et verse à boire. Grand-Père, après avoir bu :)* Je me sens mieux à présent... Une petite heure, et l'histoire sera finie.

Il débouche l'encrier, trempe sa plume.

MIMI, *s'asseyant à côté du Grand-Père, la fiasque à ses pieds.* — Je me languis de la connaître.

GRAND-PÈRE, *la plume en l'air.* — Patience... Le terrible félin s'apprêtait à bondir... C'est ça... Le terrible félin... *(Il se met à écrire avec application. Soudain il jette sa plume sur la table.)* Coquin de Diou !

MIMI. — Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

GRAND-PÈRE. — Ma carabine s'est enrayée, et j'ai dû me réfugier sur un arbre... Dis, Mimi, si tu me donnais encore un petit verre de vin ?

MIMI. — Tu n'es pas raisonnable.

GRAND-PÈRE. — Sois brave... ça me donnera du courage pour tuer le tigre.

MIMI, *versant un verre de vin au Grand-Père.* — Ce sera le dernier. Fais-le durer. Et arrange-toi pour ne pas le manquer, ton tigre.

Elle replace la fiasque à ses pieds.

GRAND-PÈRE, *après avoir bu.* — Maintenant pan ! pan ! Je tue le tigre, j'offre sa dépouille au Maharadjah de Balapour... qui me donne sa fille en mariage. *(Il se remet à écrire.)* Alors... le mangeur... d'hommes... fit un bond... formidable... et retomba... sur le sol... en agitant convulsivement... ses pattes... armées de griffes... impressionnantes.

MIMI, *mimant l'effroi.* — C'est terrible ! A ta place, j'aurais peur, tu sais, grand-père.

GRAND-PÈRE. — Eh ! Il y a des risques.

MIMI. — Tu crois que tu le gagneras, le concours du « Petit Explorateur », et qu'ils te paieront le voyage aux Indes ?

GRAND-PÈRE. — Ce serait malheureux que je ne le gagne pas, avec une histoire pareille... Ah ! Ils peuvent s'aligner, les petits jeunes !... *(Il tape sur son cahier.)* Il y a soixante-et-dix ans de rêve, là-dedans.

MIMI. — Tu as bien découpé tous les bulletins du « Petit Explorateur » au moins ?

GRAND-PÈRE. — Tous. Avec celui-là, j'aurai le compte ! Cinquante-deux bulletins. *(Il soupire.)* Cinquante-deux semaines ! Ah ! Calcutta... Bombay... Chandernagor...

MIMI. — Chandernagor ?

GRAND-PÈRE. — Oui, c'est là que mon père fut gendarme. Mais le pauvre malheureux, après six ans aux Indes, n'a rapporté que ce vase sacré... *(Il désigne l'escalier)* et des souvenirs de gendarmerie ! Il est allé aux Indes comme d'autres vont à Valence ou en Avignon... Quand je pense à tout ce qu'il n'a pas su voir, là-bas... les cobras... les singes bleus au derrière rouge...

MIMI, *entrant dans le jeu.* — Les bayadères...

GRAND-PÈRE. — Les serpents-minute...

MIMI. — Les roses grosses comme des choux...

GRAND-PÈRE. — Les tigres du Bengale...

MIMI. — Les temples avec des toits en rubis...

GRAND-PÈRE. — Les fakirs... les éléphants blancs...

MIMI. — Ça existe, les éléphants blancs ?

GRAND-PÈRE. — Pardi ! Il y a bien des lièvres blancs.

MIMI. — Et des merles, non ?

GRAND-PÈRE. — Je ne sais pas. Mais les éléphants blancs, c'est sûr. Je l'ai lu dans « Le Petit Explorateur ».

MIMI, *gravement.* — Alors... Mais à quoi ils servent ?

GRAND-PÈRE. — A rien, ils sont sacrés. Ils se promènent dans des jardins merveilleux et dorment dans des écuries tout en or.

MIMI. — Et les autres, les pas blancs ?

GRAND-PÈRE. — Ils travaillent. Ils poussent des wagons, ils portent avec leur trompe des troncs d'arbres plus gros que les platanes du cours Gambetta, ils vont à la chasse au tigre...

MIMI. — Comme dans ton histoire ?

GRAND-PÈRE. — Tout juste. Moi, petite, je n'invente rien, j'imagine. Ça donne chaud d'imaginer. Si tu la mettais sur la table, cette bouteille !

MIMI. — Non, tu as eu ton compte. Finis ton histoire, épouse la fille du Maharadjah, et nous verrons.

GRAND-PÈRE. — C'est tout de même malheureux ! Je tue un tigre plus gros qu'une vache, et on me mesure le vin !

Un coup de sifflet se fait entendre. Mimi se lève précipitamment, fait quelques pas vers la porte jardin en hésitant. Le Grand-Père l'observe en souriant.

GRAND-PÈRE. — Tu vas retrouver ton spahi?

MIMI. — Euh... non... Enfin, oui, juste un petit moment.

GRAND-PÈRE. — Il est toujours en permission, celui-là !

MIMI. — Peuchère ! C'est sa première depuis six mois. Il repart demain pour l'Afrique.

GRAND-PÈRE. — Pour l'Afrique ? Vraiment *(Il fait signe à Mimi d'approcher).* Dis, t l'aimes ?

MIMI. — Oh, oui !

GRAND-PÈRE. — Et lui, il t'aime ?

MIMI. — Il me le dit. Il veut qu'on se mar à son retour du service. Mais ne dis rien Papa, surtout. Antoine viendra demain so lui demander ma main.

GRAND-PÈRE. — Le moment est mal chois Ton père n'a que ses élections de dimanch en tête... Enfin, du moment que tu ne parle pas de mon concours à Honoré, je garde to secret. *(Nouveau coup de sifflet.)* Ne le fa pas attendre. Mais ne rentre pas tard, il para que l'évadé est dans les parages.

MIMI. — N'aie crainte, grand-père.

Elle se jette au cou du Grand-Père. El sort côté jardin. Le Grand-Père sour d'un air attendri.

GRAND-PÈRE. — Maintenant, au travail ! *(prend son porte-plume, regarde la fiasqu soupire... prend la fiasque et se verse à boir Il boit, puis reprend son porte-plume. D'un voix pâteuse :)* Au travail !... *(Lisant ce qu' écrit :)* Descendre de l'arbre... fut... pour moi. l'affaire d'un... instant... *(Hoquet. Son regar se fixe sur la fiasque.)* Saloperie de jungle *(Il pose son porte-plume, prend la fiasque pleines mains et boit au goulot. Il repren son porte-plume. Voix de plus en plus pâteuse :)* A l'instant où je posais mon pied. sur la dépouille... du... mangeur... d'hommes. un... barrissement... un... barrissement... *(D plus en plus indistinctement :)* Barrissement. un...

Il lâche son porte-plume. Sa tête s'inclin sur sa poitrine. Le Grand-Père s'es endormi, le nez sur son cahier.

SCENE V

GRAND-PÈRE, L'ÉLÉPHANT

Quelques secondes plus tard, le Grand Père va prendre le vase sur la consol et le pose sur la table. Avec des geste précis, il roule son cahier et le « Petit Explorateur », et met le tout dans l vase, puis, portant le vase, se dirig vers l'escalier. Il trébuche sur la pre mière marche ; le vase lui échappe de mains. Fracas épouvantable. Un gran barrissement. Apparition de l'Éléphan coincé dans l'escalier.

L'ÉLÉPHANT. — Salut, Arsène ! Poussez-vou un peu que je ne vous esquiche pas. C'es pas grand ici, et je suis si gros !

GRAND-PÈRE, *extasié.* — Il parle ! Et il es blanc !

L'ÉLÉPHANT. — N'ayez pas peur, Arsène.

GRAND-PÈRE. — Je n'ai pas peur, monsieu l'Éléphant...

L'Éléphant. — Ne m'appelez pas Monsieur, ppelez-moi Azouk.

Grand-Père. — Azouk... Mais qu'est-ce que veut dire ?

L'Éléphant. — Je ne sais pas... je suis ouk, fils d'Azouk, lequel était fils d'Azouk...

Grand-Père. — Eh bien, Azouk, vous êtes le envenu dans la maison...

L'Éléphant. — Dis-moi tu, Arsène...

Grand-Père. — Oh ! Je n'oserai jamais.

L'Éléphant. — Si, si... Je t'ai entendu ître, comme j'ai entendu naître ton fils onoré et la petite Mimi.

Grand-Père. — Si tu insistes... Azouk, tu le bienvenu dans ma maison... car je suis i chez moi, n'en déplaise à mon fils Honoré à ma bru... *(Il se met à rire.)* Amélie ! Elle i ne voulait pas de bête... sauf ton respect, zouk...

L'Éléphant, *riant.* — Il n'y a pas d'offense, rsène, je suis une bête... une grosse bête, la us grosse après la baleine.

Ils rient tous les deux.

Grand-Père. — Toi, au moins, tu as bon aractère... *(Riant :)* Quand je pense à la tête u'ils vont faire en te voyant !

L'Éléphant. — Je pourrais m'en aller avant u'ils reviennent... *(Il se déplace lourdement.)* 'est trop étroit... Evidemment, en forçant un eu... Mais si je démolis le mur !

Grand-Père. — Oh non ! pas ça !

L'Éléphant. — Coquin de bonsoir ! Nous mmes propres !

La voix de Mme Ancelin, locataire du rez-de-chaussée, se fait entendre.

Voix de Mme Ancelin, *dans la coulisse ardin.* — Ah ! vous voilà, madame Vigne-oule. Le Grand-Père en a fait de belles ! 'ai failli monter pour voir...

Voix d'Amélie. — Mon Dieu !

Voix de Mme Ancelin. — J'ai cru que mon plafond allait me tomber sur la tête. On aurait lit un tremblement de terre. Il a sûrement renversé des meubles et cassé la vaisselle. Il même joué de la trompette.

Grand-Père s'esclaffe. L'Éléphant roule des yeux inquiets.

Grand-Père. — Tu vas voir la famille !

Voix d'Amélie. — Montons vite, Mimi.

SCENE VI

Le GRAND-PÈRE, L'ÉLÉPHANT, AMÉLIE, MIMI, HONORÉ

Amélie et Mimi entrent côté jardin.

Amélie. — Il ne fallait pas le laisser seul. Et pour rencontrer Antoine, encore ! Heureusement que ce n'est pas ton père qui t'a surprise avec lui. A la veille des élections... la fille du maire ! *(Mimi hausse les épaules. Le Grand-Père, après avoir fait signe à l'Éléphant de se taire, s'avance vers les femmes en riant sous cape.)* Alors, vous avez fait des bêtises ?

Grand-Père. — N... non.

Amélie. — Vraiment ?

Grand-Père. — C'est-à-dire que...

Amélie. — Mme Ancelin vient de me dire...

Grand-Père. — Oh ! Juste un petit malheur. Le vase...

Amélie. — Malheureux ! Vous l'avez cassé ?

Grand-Père. — Oui, je l'ai cassé... Mais il y a autre chose...

Amélie et Mimi, *désespérées.* — Autre chose !

Grand-Père, *s'efforçant à ne pas rire.* — Oui... dans le vase, il y avait... il y avait un... un...

Amélie. — Il me fera mourir !

Grand-Père, *après avoir pris son élan.* — Il y avait un éléphant.

Amélie, *froidement.* — Et alors ?

Grand-Père, *hurlant.* — Un éléphant !

Mimi, *désignant la fiasque sur la table.* — Mon Dieu ! Il aura bu tout le vin !

Les femmes se précipitent vers la table, passant devant l'Éléphant sans le voir.

L'Éléphant. — Salut ! Amélie... Bonjour, petite Mimi !

Les deux femmes voient l'Éléphant, poussent un cri et Amélie tombe évanouie sur la chaise devant la table.

Mimi. — Maman !

Entrée d'Honoré.

Honoré, *criant.* — Qu'est-ce que c'est que cette corrida ? *(Il accroche son chapeau au porte-manteau. Il aperçoit Amélie évanouie.)* Amélie ! Elle est malade ?

Il passe devant l'Éléphant sans le voir.

L'Éléphant. — Té, Honoré !

Honoré, *se tournant distraitement vers l'Éléphant.* — Oh !

Il « réalise » après coup et pousse un grand cri.

L'Éléphant. — Vous n'avez jamais vu d'éléphant ? *(Regardant le grand-père :)* Comme ils sont émotifs !

Honoré, *en titubant, traverse la scène vers le jardin.* — Amélie ! Un élé... un élé... un éléphant ! Elle est morte ! Amélie ! Mimi ! Un éléphant chez moi ! Papa ! Elle est... Malheur ! Un docteur... mon fusil...

L'Éléphant. — Elle n'est qu'évanouie.

Honoré, *sans oser se retourner.* — Et il parle !

Grand-Père. — Eh oui !

Amélie, *dans un gémissement.* — Honoré !... Mimi !... Où est-il ?

L'Éléphant, *d'une voix douce.* — Je suis là, Amélie.

AMÉLIE. — Sainte Mère ! Comme il est gros !

HONORÉ, *s'asseyant sur une chaise, côté jardin.* — Assois-toi... là. Mimi, va chercher un verre d'eau pour ta pauvre mère et un pour moi.

Mimi ne bouge pas ; elle contemple l'Éléphant d'un air admiratif.

GRAND-PÈRE. — Hé ! Pour une surprise...

HONORÉ. — C'est une surprise !

GRAND-PÈRE. — C'est un vrai éléphant. Et brave !

L'ÉLÉPHANT. — Ça fait bien du dérangement.

GRAND-PÈRE. — Mais non, pas du tout.

HONORÉ, *s'épongeant le front.* — Mais enfin, d'où il sort, cet éléphant ?

GRAND-PÈRE. — Du vase.

HONORÉ. — Du vase ?

L'ÉLÉPHANT. — Ah ! Il a fait du joli, le brahmane, quand il m'a mis dedans...

HONORÉ. — Ça me dépasse ! Faire disparaître un éléphant dans un vase comme un vulgaire pigeon dans un chapeau haut-de-forme !

L'ÉLÉPHANT. — Vous pouvez faire disparaître un pigeon dans un chapeau ?

HONORÉ. — Moi non, mais il y a des gens qui savent. Des prestidigitateurs, on les appelle.

L'ÉLÉPHANT. — C'est extraordinaire !

GRAND-PÈRE. — Moi, je sais. Vous voulez que je vous montre ?

HONORÉ. — Papa, on n'est pas au cirque.

MIMI. — Mais pourquoi le brahmane vous a mis dans le vase ?

AMÉLIE, *reprenant ses esprits.* — Qu'est-ce que c'est, un brahmane ?

GRAND-PÈRE. — C'est un curé de chez eux... Dis, pourquoi il t'a mis dedans ?

L'ÉLÉPHANT. — Parce que j'ai été gourmand.

MIMI. — Gourmand ?

L'ÉLÉPHANT. — C'est mon gros défaut.

GRAND-PÈRE. — Qu'est-ce que tu avais mangé ?

L'ÉLÉPHANT. — Des bananes frites saupoudrées de sucre.

AMÉLIE. — C'est défendu, chez vous, de manger des bananes frites ?

L'ÉLÉPHANT. — Non, mais celle-là se trouvaient dans un temple. C'étaient des bananes consacrées.

GRAND-PÈRE. — Comme le vin de messe... Moi, quand j'étais petit, je buvais le vin de messe...

AMÉLIE. — Vous devriez avoir honte !

GRAND-PÈRE. — Et il ne m'est jamais rien arrivé.

L'ÉLÉPHANT. — Je ne voulais pas mal faire... En passant, j'ai vu les bananes dans une assiette sur un petit autel. Ça sentait bon ! Alors, j'ai envoyé la trompe, comme ça, sans y penser, et hop ! Malheureusement, le brahmane de service m'a vu, et il m'a fait tout un scandale, me disant que je n'étais pas digne d'être un éléphant sacré, et ceci... et cela...

HONORÉ. — Pour une banane ! Ah ! ces curés, ils sont tous les mêmes !

AMÉLIE. — Je t'en prie, Honoré !

L'ÉLÉPHANT. — Et puis, il a pris un vase sur l'autel, et il m'a dit : pour te punir de ta gourmandise, je vais te faire entrer dans ce vase et tu y demeureras jusqu'à ce qu'une main innocente le brise.

GRAND-PÈRE, *montrant ses mains, à Amélie* — Une main innocente, la voilà !

AMÉLIE. — Une main innocente, ivrogne !

L'ÉLÉPHANT. — Alors, il a tapé dans ses mains... et pfuitt ! Je me suis retrouvé dans le noir, avec juste un petit rond de lumière tout là-haut au-dessus de ma tête...

MIMI. — Comme dans un puits.

L'ÉLÉPHANT. — Je n'avais plus de peau, plus de tête, plus de ventre, plus de trompe... plus rien. J'étais de l'air.

GRAND-PÈRE. — Comme un esprit.

L'ÉLÉPHANT. — Mais je pouvais entendre les bruits et les voix, et voir seulement ce petit rond de lumière qui était comme un œil.

AMÉLIE. — Pauvre !

HONORÉ, *il ricane.* — Le pauvre !

GRAND-PÈRE. — Tu y es resté longtemps, dans le vase ?

L'ÉLÉPHANT. — Attendez voir... Je me souviens que les Français et les Anglais se faisaient la guerre chez nous...

GRAND-PÈRE, *triomphalement.* — Dupleix !... La Bourdonnais !

L'ÉLÉPHANT. — C'est ça. Eh bien, ça fait... ça fait... ça fait deux siècles.

AMÉLIE. — Deux siècles !

GRAND-PÈRE. — Et avant les bananes, tu avais vu les soldats de Dupleix ?

L'ÉLÉPHANT. — Oui. Ils avaient de beaux costumes vert-bouteille et rouge-cerise.

GRAND-PÈRE. — Et des tricornes ?

L'ÉLÉPHANT. — Oui.

GRAND-PÈRE. — Et des fusils ?

L'ÉLÉPHANT. — Oui.

MIMI. — Et des perruques poudrées ?

HONORÉ. — Nos soldats étaient corrects, j'espère ?

L'ÉLÉPHANT. — Assez, pour des militaires. Mais ils étaient gais ! Ils chantaient tout le temps. Et avec les femmes, vous m'avez compris !

HONORÉ. — Colonialistes !

GRAND-PÈRE. — Tu l'as connu, mon père ? C'est lui qui a rapporté le vase.

L'ÉLÉPHANT. — Je ne l'ai pas connu, vu que j'étais déjà depuis longtemps prisonnier, mais je l'ai entendu ! C'était une grande gueule, comme Honoré... *(Ils rient tous, sauf Honoré.)* Mais un brave homme.

HONORÉ, *il tousse.* — Il était à Chandernagor vers 1850.

AMÉLIE. — Comment l'avait-il eu, ce vase ?

L'ÉLÉPHANT. — Il l'avait volé.

HONORÉ. — Volé ? Mais il était gendarme !

GRAND-PÈRE, *au comble de la jubilation.* —

é ! hé ! Gendarme ou pas gendarme, il l'avait lé.

L'Éléphant. — Un jour, il était entré avec n collègue, et il lui a dit : j'embarque demain our le pays ; je voudrais bien rapporter un uvenir à ma femme. Ils ont tourné long- mps dans le temple. Finalement, ils se sont rêtés devant le vase où j'étais, et le père Arsène l'a pris en disant : je le réquisi- onne ; un vase sacré, ça fait toujours de effet.

Honoré. — Ça, on peut le dire !

Mimi. — Monsieur l'Éléphant, où est-ce que ous avez appris le français ?

L'Éléphant. — Ici, dans le vase.

Amélie. — Et comment ?

L'Éléphant. — Ce n'était pas difficile. ensez, tout le monde parle français autour e moi depuis cent ans. Arsène, le père 'Honoré, a appris à parler et à lire ici même, ans cette pièce. Plus tard, il a appris ses çons et fait ses devoirs. Ensuite, ç'a été le our d'Honoré... Et il n'y a pas encore ongtemps, la petite Mimi préparait son revet.

Grand-Père. — Alors, vous connaissez arithmétique ?

L'Éléphant. — Pardi ! Les problèmes de obinets, je les fais de tête... C'est toujours les nêmes, à croire qu'en France les gens passent eur vie à faire couler les robinets !

Mimi. — Et l'analyse grammaticale ?

Grand-Père. — Et les départements ?

Mimi. — Et l'histoire de France ?

L'Éléphant. — Tout ça, sur le bout de la rompe.

Mimi. — Dites, monsieur l'Éléphant, et des oésies, vous en savez ?

L'Éléphant. — Je sais celles que vous avez apprises, tous les trois quand vous étiez petits.

Amélie, *minaudant*. — Vous ne voudriez pas nous en dire une ?

Honoré, *se levant*. — Des poésies, main- tenant !

Mimi. — Vous vous souvenez de « Cher petit oreiller » ?

L'Éléphant. — C'était ma préférée... La première que tu as sue... Tu étais si mignonne.

Grand-Père. — Eh bien, vas-y.

L'Éléphant, *timide*. — C'est que... Je...

Honoré, *explosant*. — Vous ne voyez pas qu'il est timide, non ?... Et puis, ça n'est pas le moment.

Mimi. — Oh ! Elle n'est pas longue, celle-là... Monsieur l'Éléphant, pour me faire plaisir.

L'Éléphant. — Bon... Je vais essayer. *(Il s'éclaircit la voix.)* Cher petit oreiller... *(Récitant d'une manière enfantine :)* Cher petit oreiller, doux et chaud sous ma tête... Euh !... Plein de plumes choisies, et blanc, et fait pour moi... Euh !...

Honoré, *rageusement*. — Quand on a peur des loups...

L'Éléphant. — Ah, oui ! merci. Quand on a peur des loups, du vent, de la tempête. Cher petit oreiller, comme on est bien sur toi.

Silence ému.

Honoré, *se ressaisissant*. — Ouais !

Grand-Père. — Quelle mémoire !

L'Éléphant. — Oh ! Vous savez, nous autres...

Mimi. — Vous l'avez bien récité...

Amélie, *émue*. — Et avec du sentiment... A propos, monsieur l'Éléphant, puisque vous êtes des nôtres, vous allez vous mettre à table avec nous ?

L'Éléphant. — Si ça ne vous fait rien, je croquerais volontiers quelques morceaux de sucre.

Mimi va prendre le sucre dans la cuisine.

Amélie, *lui tapant sur la trompe*. — Une grande carcasse comme vous !

L'Éléphant. — C'est que j'ai l'estomac plutôt resserré.

Amélie. — Comme vous voudrez. *(Mimi lui tend le sucrier.)* Je vous laisse le sucrier. *(Elle le passe au Grand-Père.)* Mimi, va chercher le seau galvanisé qui est au bassin. Lave-le comme il faut. Nous le remplirons d'eau fraîche pour l'Élé... pardon ! Pour M. l'Éléphant. *(Minaudant :)* Vous excuserez le récipient, mais nous n'avons pas de verre assez grand pour vous... Ah ! un petit détail : Mimi, tu prendras aussi le grand baquet et tu y mettras un peu du sable... *(S'adressant, très pudique, à l'Éléphant :)* Hé ! Vous n'êtes pas de bois. *(Mimi sort, côté jardin.)* Grand-père, surveillez la soupe pendant que je vais couper une salade et cueillir des tomates... Ah ! Avec tous ces événements, je suis toute désorganisée. *(Le Grand-Père sort côté cour.)* Honoré, qu'est-ce que je cherche ?

Honoré, *lui désignant la porte*. — La porte !

Amélie. — Ah oui ! la porte.

Elle sort.

SCENE VII

L'ÉLÉPHANT, HONORÉ

L'Éléphant. — Elle est gentille.

Honoré. — Ouais ! *(Il passe devant l'Éléphant qui le suit du regard.)* Ouais ! *(Il repasse devant l'Éléphant. Même jeu. Silence gêné.)* Je ne suis pas mécontent de ce petit tête à tête... Vous savez que je me représente aux élections municipales dimanche.

L'Éléphant. — Je vous en ai entendu causer. Vous avez toutes les chances.

Honoré. — Je me le demande, maintenant.

L'Éléphant. — Pourquoi ?

Honoré. — Pourquoi ! Mais vous ne vous rendez pas compte que vous me causez un préjudice moral.

L'Éléphant. — Moi ? Et comment ?

HONORÉ. — Coquin de sort ! Vous semblez ignorer que nous sommes à Cassenargues, Vaucluse, France, Europe, et pas aux Indes...

L'ÉLÉPHANT. — Hélas !

HONORÉ. — Et qu'en fait d'éléphant, mes concitoyens n'ont jamais vu que celui du cirque Médrano...

L'ÉLÉPHANT, *méprisant.* — Un éléphant d'Afrique, sans doute. Ils sont très primitifs !

HONORÉ. — Et que votre présence ici va faire du bruit...

L'ÉLÉPHANT. — Je ferai de mon mieux.

HONORÉ, *s'asseyant.* — Un bruit de tous les diables, car les gens vont s'étonner. Té ! Vigneboule a un éléphant dans sa salle à manger... Et d'où il le sort, tout d'un coup, cet éléphant ?

L'ÉLÉPHANT. — On a tout de même le droit d'avoir un éléphant chez soi.

HONORÉ. — Oui, mais à condition d'expliquer comment on l'a eu : ou bien vous l'avez acheté — pardonnez-moi — ou bien on vous l'a donné, ou prêté. Si encore vous étiez dans mon jardin ou dans mon plant de banettes... ou même dans mes melons, je trouverais une explication. Je dirais : tiens ! il y a un éléphant dans mon jardin... Mais dans ma salle à manger, comme par l'opération du Saint-Esprit !

L'ÉLÉPHANT. — Eh ! C'est un peu ça.

HONORÉ, *se levant brusquement et s'approchant de l'Éléphant.* — C'est là le drame. Comprenez, je suis socialiste, moi. *(Il va se camper devant la table.)* Et le parti socialiste qui est rationaliste, nourri aux mamelles des Encyclopédistes et des Grands Ancêtres de la Révolution, ne peut pas reconnaître un coup du Saint-Esprit...

L'ÉLÉPHANT, *gravement.* — Ah !

HONORÉ. — ...et m'accusera de faire le jeu des cléricaux... qui sont capables — comme je les connais — de mettre l'histoire au compte du Saint-Esprit pour en faire un miracle.

L'ÉLÉPHANT. — Un miracle... catholique ?

HONORÉ. — Eh oui ! Vous savez bien que l'Église en a le monopole : un miracle est toujours catholique. Le reste, c'est de la sorcellerie.

L'ÉLÉPHANT. — Remarquez, c'est la même chose avec les brahmanes.

HONORÉ. — Mais ici, mon cher, nous sommes à Cassenargues, berceau du socialisme vauclusien. Et ce serait un scandale de voir, dans ce berceau, les catholiques pomper les bulletins des hésitants, — les femmes, n'en parlons pas — et même des socialistes mous. Et d'un autre côté, les socialistes durs apporteraient leurs suffrages à ce minable de Bœuf pour barrer la route à « l'oscurantisme ». Et moi, je n'aurais plus qu'à me faire sauter la cervelle...

L'ÉLÉPHANT. — Oh ! Dites... Hé ! Hé !

HONORÉ. — Moralement... Moralement.

RIDEAU

TABLEAU II

La place du village. La nuit.

SCENE VIII

ANTOINE, MIMI, L'ÉVADÉ, LES GENDARMES.

Antoine marche de long en large, impatient. Mimi apparaît à droite en courant légèrement. Antoine va au-devant d'elle.

ANTOINE. — Je croyais que tu ne viendrais plus... Ça fait une heure que je tourne à me manger le foie.

MIMI. — Il y a eu un petit imprévu à la maison.

ANTOINE, *l'enlaçant.* — Viens t'asseoir *(Ils s'assoient sur un banc. Mimi semble nerveuse. Antoine l'embrasse gauchement sur la joue.)* Je t'aime, Mimi... Tu m'aimes ?

MIMI. — Mais oui, Antoine, je t'aime.

ANTOINE. — Tu le dis mal, ce soir... *(Inquiet :)* Tu m'aimes plus ?

MIMI, *lui prenant la main.* — Que tu es sot ! Tu le sais bien que je t'aime. Je te l'ai dit une fois pour toutes... Rappelle-toi la nuit à la Bégude, après le bal...

ANTOINE, *la prenant dans ses bras.* — Tu étais si belle ! Dans l'herbe tu brillais comme une rivière sous la lune. Et si douce !

MIMI, *gênée.* — Oh ! Antoine.

ANTOINE. — Si belle et si douce, et si blanche que ça m'a serré le cœur. J'ai tellement été émotionné que tu sois mienne... *(Souriant :)* que je n'ai rien fait.

MIMI. — Tu as bien fait de ne rien faire.

ANTOINE. — Mais je le ferai. Attends un peu qu'on soit mariés.

MIMI. — Oh ! Antoine. *(Elle se presse contre lui, puis le contemple avec amour.)* Tu es beau. Tu es mon héros... mon chevalier des Croisades... *(Antoine la regarde, étonné.)* Quand tu n'es pas là, je pense à toi tout le jour et toute la nuit...

ANTOINE. — C'est vrai, dis ?

MIMI. — Je te vois caracolant dans le désert sur ton petit cheval arabe... *(Antoine la regarde de plus en plus étonné.)* Ton grand manteau rouge flottant dans le vent...

ANTOINE. — Mais...

MIMI. — Tais-toi. Tu poursuis les Touaregs, sabre au clair... Alors j'ai peur. Mais tu es toujours victorieux, il ne peut rien t'arriver...

ANTOINE. — Tsst ! Tsst ! Qu'est-ce que tu racontes ?...

MIMI. — Je te dis de te taire... Quand le mistral souffle, je pense au simoun qui te

ûle les yeux et te sèche la gorge... Je me s : ça y est, il va mourir de soif au pied une dune. Mais tu te dresses sur tes étriers, inspectes l'horizon avec tes jumelles...

ANTOINE. — Mes jumelles !

MIMI. — Et tu cries : un puits ! En vant ! Et à la tête de ton escadron galvaisé, tu disparais dans un nuage de poussière.

ANTOINE. — Un escadron galvanisé ! Pauvre moi !

MIMI. — Parfois, il m'arrive d'être jalouse, uand je pense aux sultanes qui te font les oux yeux.

ANTOINE. — Elle est folle ! Les sultanes, à résent !

MIMI. — Tu ne peux pas comprendre, ntoine.

ANTOINE. — Ecoute, Mimi, je suis 2me classe Orange, j'ai jamais mis les pieds en Afrique, i le derrière sur un cheval pour la bonne aison que mon régiment est motorisé... Quant ux sultanes de la rue de Crimée, je m'en oudrais d'aller les voir... Qu'est-ce que c'est, out ce cinéma ?

MIMI, *le regardant avec amour.* — Mon beau pahi.

ANTOINE. — Spahi, spahi. Ils m'ont mis ans les spahis comme ils m'auraient mis ans la marine...

MIMI. — Si tu étais marin, tu poursuivrais es Pavillons Noirs sur la mer de Chine.

ANTOINE. — Me voici amiral ! Dis un peu, 'est mon uniforme que tu aimes, ou ce qu'il 'a dedans ? Le héros ou Antoine Fabre ?

MIMI. — C'est Antoine Fabre que j'aime... t le héros en même temps, car tu pourrais être.

ANTOINE, *se rengorgeant.* — Ah ça !

MIMI. — C'est l'occasion qui te manquera oujours. Et c'est tant mieux. Comme ça je te arderai. Tu ne mourras pas de soif dans le ésert, ni noyé dans la mer de Chine... Et urtout les sultanes ne te tourneront pas utour.

ANTOINE, *la serrant contre lui.* — Petite lle... A propos d'héroïsme, c'est demain que e vais demander ta main à ton père.

MIMI. — Oui... mais...

ANTOINE, *inquiet.* — Mais quoi ?

MIMI. — Je crains que ce ne soit guère le ioment... Il est arrivé quelque chose à la aison.

ANTOINE. — Un malheur ?

MIMI. — Une catastrophe, oui !

ANTOINE. — Raconte.

A ce moment, les gendarmes apparaissent, côté jardin.

MIMI. — Chut ! plus tard...

TERRASSON, *apercevant Antoine et Mimi.* — é ! les deux pigeons !... Alors, on roucoule ?

Les gendarmes s'approchent du couple.

ANTOINE. — Hé !

COLOMBANI. — Belle nuit pour les moureux.

ANTOINE. — Hé !

COLMBANI. — On ne vous dérange pas, au moins ?

ANTOINE. — Oh !

TERRASSON. — Eh bien, tant mieux ! Parce que nous autres, on n'aime pas déranger le monde, pas vrai, Colombani ?

COLOMBANI. — Pour ça ! Service, service, mais avant toute chose, tact et délicatesse.

TERRASSON. — Nous faisons notre petite ronde...

COLOMBANI. — Nocturne.

TERRASSON. — Trois petits tours...

COLOMBANI. — Et puis s'en vont...

Les gendarmes rient.

ANTOINE, *pour dire quelque chose.* — Alors, on patrouille ?

TERRASSON. — Ça, pour patrouiller, on patrouille ! Nous sommes en état d'alerte.

COLOMBANI. — ...et d'espétative vigilante.

ANTOINE. — L'Evadé ?

COLOMBANI. — Il serait intra-muros.

TERRASSON. — Bien qu'il semble s'être dilapidé dans « l'asmosphère ».

COLOMBANI. — A croire qu'il jouit de certaines complicités.

TERRASSON. — Alors, cette perme, ça se tire ?

ANTOINE. — Je repars après-demain.

COLOMBANI. — Tu viendras faire viser ta feuille de route.

TERRASSON. — Tu as de la chance d'être à Orange.

ANTOINE, *se levant.* — Orange ? C'est fini, Orange. Maintenant, je caracole dans le désert sur mon petit cheval arabe... *(Mimi, mécontente, le tire par sa cape.)* ...à la tête de mon escadron galvanisé...

Terrasson et Colombani se regardent, médusés.

TERRASSON ET COLOMBANI. — Galvanisé ?

ANTOINE. — Je poursuis les Touaregs dans la mer de Chine... sabre au clair, mon manteau rouge flottant dans le vent.

TERRASSSON. — Ça par exemple !

MIMI, *se levant.* — J'ai froid... Tu me raccompagnes, Antoine ?

Antoine lui couvre les épaules avec un coin de sa cape.

ANTOINE. — Allez, bonne nuit, brigadiers... les nuits sont fraîches dans le Sahara.

Antoine et Mimi sortent, côté cour.

TERRASSON ET COLOMBANI, *ensemble.* — Sahara ?

Ils disparaissent au moment où l'Evadé traverse la scène en rasant les murs.

RIDEAU

TABLEAU III

La nuit. Salle à manger des Vigneboule.

SCENE IX

AMÉLIE, HONORÉ, L'ÉVADÉ

Honoré, en bras de chemise, ses bretelles lui battant les jambes, marche de long en large. Amélie est installée tant bien que mal sur un lit de fortune fait de quatre chaises. Le rideau de l'escalier dissimule l'Éléphant.

AMÉLIE. — Honoré, finis de tourner comme un ours, viens te coucher.

HONORÉ. — Comme un ours ! Comment veux-tu que je dorme, avec un éléphant dans mon escalier et qui m'empêche de monter dans ma chambre ?

AMÉLIE. — Tu te gâtes le sang. Il fera jour demain.

HONORÉ. — Il fera jour, l'Éléphant sera toujours là !... Ah ! Il est bien brave, mon père. Je le respecte, mais c'est tout de même lui qui m'a mis dans la panade. S'il n'avait pas cassé le vase...

AMÉLIE. — Tu es injuste avec ce pauvre homme. Il ne pouvait pas savoir. Le coupable, c'est ton grand-père le gendarme. S'il n'avait pas volé le vase...

HONORÉ. — Et si l'Éléphant, lui, n'avait pas mangé les bananes consacrées... Ah ! On peut aller loin avec ton raisonnement... jusqu'à Adam et Ève ! S'ils n'avaient pas mangé la pomme, ces deux imbéciles !

AMÉLIE. — Allons, calme-toi, Honoré. Viens te coucher.

HONORÉ, *explosant soudainement.* — Sans compter qu'il aurait pu y avoir deux éléphants dans le vase... peut-être trois, quatre, cinq, six éléphants ! Nous serions jolis avec tout ça dans notre salle à manger !... Ou bien un lion !

AMÉLIE. — Il n'y a pas de lion en Asie.

HONORÉ. — Amélie, tu es mesquine, tu cherches la petite bête.

AMÉLIE. — Je t'ai seulement fait remarquer qu'il n'y a pas de lion en Asie.

HONORÉ. — Bon, bon ! Il n'y a pas de lion en Asie. Mais des tigres... Et des rhinocéros avec deux cornes sur le nez, il n'y en a pas, peut-être ?

AMÉLIE. — Honoré ! Pour le moment, il n'y a qu'un éléphant, et c'est déjà pas mal. Allons, viens dormir.

En soupirant, Honoré vient s'allonger à côté d'Amélie et cherche une position confortable. Un temps. L'Évadé ouvre silencieusement la porte d'entrée, côté jardin, et la referme de même. Il fait quelques pas, sursaute en apercevant le couple installé au milieu de la pièce, puis se glisse dans la cuisine.

HONORÉ. — Amélie... tu dors ? Écoute, j'ai une idée. *(Bas :)* Je me lève, je vais trouver Pizotti...

AMÉLIE. — Le boucher ?

HONORÉ. — Oui. Je lui raconte la chose. C'est un ami de guerre ; nous avons fait la retraite ensemble, alors tu penses ! Il vient avec sa masse pour tuer les bœufs, et vlan ! un coup sur la tête, il tue l'Éléphant. Nous le découpons et nous allons enterrer les morceaux dans le plant de banettes. Fini, plus de problème.

L'Évadé sort de la cuisine. Il tient dans ses mains une miche de pain et un saucisson. Il écoute le dialogue.

AMÉLIE. — Honoré, tu n'y penses pas ! Ce serait un crime, puisque cet éléphant, Dieu lui a donné la parole. Et puis, tu ne t'imagines pas qu'il va se laisser faire, non ?

HONORÉ. — On l'assommera par surprise.

AMÉLIE. — Ton Pizotti montera sans doute sur une échelle pour lui taper sur la tête !

HONORÉ. — Et si je lui tirais un coup de fusil ?

AMÉLIE. — Un coup de fusil, à 2 heures du matin, pour révolutionner tout le pays ? Mon pauvre Honoré, tu ferais mieux de dormir.

Honoré pousse un grand soupir. Un temps. L'Évadé s'avance lentement vers le rideau, hésite un instant, puis l'ouvre.

L'ÉVADÉ, *faisant un saut en arrière.* — Oh ! pardon, monsieur.

Les autres sursautent. L'Évadé disparaît de nouveau dans la cuisine.

HONORÉ. — Tu ne dors pas ?

AMÉLIE. — Comment veux-tu que je dorme, si tu me parles tout le temps.

HONORÉ. — J'ai une idée.

AMÉLIE. — Encore !

HONORÉ. — Le mieux, c'est de cacher l'existence de l'Éléphant jusqu'après les élections. Plus tard, on avisera.

L'Évadé, ressorti de la cuisine, écoute le dialogue.

AMÉLIE. — Ça me paraît sage.

HONORÉ. — Mais alors, pas un mot à personne. Il faudra recommander à Mimi et au grand-père de se taire, et nous méfier de Mme Ancelin qui est toujours à nous espionner.

AMÉLIE. — D'autant plus qu'elle m'a fait des remarques quand je suis rentrée. Elle m'a dit : « Le grand-père a fait un tremblement de terre et il a joué de la trompette. »

HONORÉ. — De la trompette ?

AMÉLIE. — Eh oui, les barrissements.

L'Évadé traverse la scène et entre dans un placard, côté jardin.

HONORÉ. — Barrissements... Trompette... h ! mais c'est que ça me donne encore une ée.

RIDEAU

TABLEAU IV

Le matin. La salle commune des Vigneboule.

SCENE X

HONORÉ, LE GRAND-PÈRE, AMÉLIE, MIMI, L'ÉLÉPHANT

Le Grand-Père joue de la trompette. Mimi, assise près de la table, se bouche les oreilles. Amélie s'affaire dans la cuisine. L'Éléphant est toujours derrière le rideau.

HONORÉ. — Plus fort, papa, plus fort ! Là. Bravo !

Un couac.

GRAND-PÈRE. — Han !... Han !... C'est beau, hein ?... ça me rajeunit. Trente ans tout à l'heure que je n'avais pas touché à ma trombette.

HONORÉ. — Ça ne se sent pas du tout.

Le Grand-Père se remet à jouer.

MIMI. — Assez ! assez !

HONORÉ. — Oui, ça suffit... Amélie, qu'est-ce que tu fabriques ?

AMÉLIE. — Des bananes frites, pour le petit déjeuner de l'Éléphant.

HONORÉ, *sarcastique.* — Il fait déjà partie de la famille ! *(Au Grand-père :)* Alors tu as compris ? De temps en temps, tu envoies un coup de trompette. Comme ça, s'il lui prend la fantaisie, à l'Éléphant, de pousser des barrissements, les voisins croiront que c'est toi qui t'es remis à la musique.

Le Grand-Père lance quelques notes.

GRAND-PÈRE. — Amélie, il n'y a rien qui donne soif comme de jouer de la tompette... Il y a tout le jeu de langue...

AMÉLIE, *de la cuisine.* — Non !

GRAND-PÈRE. — Ah ! Bon.

MIMI, *se levant.* — Je vais faire les commissions.

HONORÉ. — N'en profite pas pour rencontrer le bel Antoine. Je me suis laissé dire que vous vous fréquentiez... Je veux croire que ce sont des on-dit.

MIMI. — Mais, papa...

HONORÉ, *élevant la voix.* — J'ai assez de soucis comme ça entre l'Éléphant et mes élections, sans avoir encore à veiller sur la vertu de ma fille. *(S'échauffant :)* Toi aussi, tu serais portée sur les militaires... Tu as de qui tenir, d'ailleurs.

AMÉLIE, *criant.* — Honoré !

GRAND-PÈRE. — Espèce de grand fada !

MIMI, *à Honoré.* — Moi aussi ! Qu'est-ce que tu veux dire ? De qui est-ce que je tiens ?

GRAND-PÈRE. — Ne fais pas attention, Mimi.

MIMI, *criant.* — Non, je veux savoir ce qu'il a voulu dire.

HONORÉ. — Je me comprends.

AMÉLIE. — Honoré, tu ne vas pas recommencer avec cette histoire.

HONORÉ. — Je recommencerai si je veux.

GRAND-PÈRE. — Honoré, tu me fais peine.

HONORÉ. — Qui va à la chasse, perd sa place !

AMÉLIE. — Tu n'as pas honte d'insinuer des choses pareilles ?... Et ce n'est pas la première fois.

HONORÉ. — Ni la dernière. Jusqu'à mon dernier souffle, ça me reviendra... Toujours je pensera que cette petite n'est pas...

AMÉLIE, *criant.* — Tu es un monstre !

L'ÉLÉPHANT, *écartant violemment le rideau.* — Un pauvre couillon, oui !

Honoré bondit vers l'escalier.

HONORÉ. — Oh ! l'Éléphant, de quoi je me mêle !

Amélie pleure. Mimi se serre contre le Grand-Père.

L'ÉLÉPHANT. — De ce qui me regade. L'histoire Morel, je la connais.

HONORÉ. — Pas possible !

L'ÉLÉPHANT. — Oui, de mon vase, j'ai tout entendu.

HONORÉ, *sarcastique.* — Alors, vous allez peut-être pouvoir me dire ce que le bel Alexandre était venu faire chez moi, trois semaines après mon mariage, pendant que je chassais la grive sur les plaines de Valensole ?

L'ÉLÉPHANT. — Je m'en souviens comme si c'était d'hier...

HONORÉ, *ricanant.* — Moi aussi !

L'ÉLÉPHANT. — Le lendemain de votre départ pour la chasse, c'était un dimanche...

HONORÉ. — Je sais.

L'ÉLÉPHANT. — Amélie était seule à la maison. Elle travaillait comme une petite abeille...

HONORÉ. — C'est normal.

L'ÉLÉPHANT. — On frappe. Elle ouvre... Té ! Alexandre Morel !... Tu es soldat ?... Je suis à la Légion. J'en ai pris pour cinq ans...

HONORÉ. — Canaille !

L'ÉLÉPHANT. — J'ai une permission de huit jours, alors je suis venu te voir... Tu es bien brave, Alexandre, mais pourquoi tu t'es

engagé ? On te croyait disparu... Parce que je t'aimais, Amélie...

HONORÉ. — Et voilà !

L'ÉLÉPHANT. — Ça m'a fait tellement mal quand j'ai appris que tu allais épouser Honoré, que j'ai préféré m'en aller.. Tu es seule ?... Oui, Honoré est à la chasse...

HONORÉ, *amer.* — Comme au cinéma !

L'ÉLÉPHANT, *en colère.* — Taisez-vous, imbécile malheureux !... Je continue...

HONORÉ, *dompté.* — Je vous en prie.

L'ÉLÉPHANT. — Alexandre a dit : je peux entrer ?... Si tu veux, Alexandre. Alors, ils sont venus dans la salle à manger, et je les ai entendus s'asseoir devant la table...

HONORÉ. — Ma table !

L'ÉLÉPHANT. — Tu es jolie, Amélie... Tais-toi, Alexandre... Tu l'aimes ?... Oui... C'est dommage, parce que je t'embrasserais volontiers, tu sais ?...

HONORÉ. — Nom de D... !

L'ÉLÉPHANT. — Elle a dit : non, va-t-en... Il y a eu un bruit de chaise renversée. Amélie a crié : non, je ne veux pas, c'est mal. Et pan ! Elle lui a tiré une gifle. Alors il a dit : « Bon, je m'en vais, tu ne me reverras plus jamais... » Et je l'ai entendu sortir. *(Amélie pleure, les coudes sur la table.)* Elle est restée dans la salle à manger. Peuchère, elle pleurait. Elle disait...

AMÉLIE, *sanglotant.* — Honoré, c'est toi que j'aime...

Honoré baisse la tête. Le Grand-Père, Mimi, Amélie, l'Éléphant reniflent bruyamment. Un temps.

HONORÉ, *embrassant Mimi.* — Ma pitchounette ! *(A Amélie :)* Pardon, Amélie. *(Serrant la trompe de l'Éléphant et d'une voix étranglée :)* Mon cher ami ! *(Un temps.)* Eh bien, je... je... je vais à la mairie, ne laissez entrer personne.

Il prend son chapeau et sort.

AMÉLIE, *caressant la tête de l'Éléphant.* — Merci, monsieur l'Éléphant.

Elle sort, côté cour.

MIMI, *au grand-père.* — Comme il est gentil !

GRAND-PÈRE, *essuyant furtivement une larme.* — Oui... Oh ! Mimi, tes commissions... Mes compliments au bel Antoine.

Mimi sort, côté jardin.

SCENE XI

GRAND-PÈRE, L'ÉLÉPHANT

Le Grand-Père soupire, contemple sa trompette. Son visage s'illumine. Il s'approche de l'Éléphant.

GRAND-PÈRE. — Dis, Azouk, tu n'as pas envie de barrir un peu ?

L'ÉLÉPHANT. — C'est que j'ai la trompe u peu prise. Il y a un de ces courants d'air dan ton escalier.

GRAND-PÈRE. — C'est dommage, parce qu si tu barrissais, je pourrais jouer de la tron pette... Vois comme elle est belle... Tu aime la trompette ?

L'ÉLÉPHANT. — Ça dépend... Mais pourquo faut-il que je barrisse ?

GRAND-PÈRE. — Mon fils Honoré m'a dit « Si l'Éléphant barrit, tu joues de la trom pette ».

L'ÉLÉPHANT. — Ah bon !

GRAND-PÈRE. — Alors, si tu voulais fair un petit effort ?

L'ÉLÉPHANT. — Eh bien, je vais essayer.

GRAND-PÈRE. — Barris d'abord. *(L'Éléphan pousse un grand barrissement. Le Grand-Pèr fait le geste d'emboucher sa trompette. A c moment précis, on frappe à la porte. Grand Père, tirant le rideau, affolé :)* Ne bouge pas !. *(Criant :)* Qu'est-ce que c'est ?

LE FACTEUR BOUTEILLE, *en coulisse.* — Le P.T.T.

GRAND-PÈRE. — Aïe, aïe aïe ! Il tombe bien celui-là !

Il tourne plusieurs fois sur lui-même avant d'aller ouvrir.

SCENE XII

GRAND-PÈRE, BOUTEILLE.

BOUTEILLE, *franchissant le seuil.* — Bravo monsieur Arsène. Pour de la trompette, c'es de la trompette. Et je m'y connais.

GRAND-PÈRE. — Ah !

BOUTEILLE. — Vous pensez, j'ai été clairon d'élite au 33me chasseurs.

GRAND-PÈRE. — Evidemment.

BOUTEILLE. — Il n'y a qu'une chose qu m'a un peu surpris l'oreille, c'est votre jeu d langue...

GRAND-PÈRE. — Mon jeu de langue ?

BOUTEILLE. — Il est bien, remarquez, il es bien, mais il manque de nuances. Et pui vous placez tout dans le nez.

GRAND-PÈRE. — Dans le nez !

BOUTEILLE. — Je ne vous vexe pas, a moins ?

GRAND-PÈRE. — Moi, non, mais...

BOUTEILLE. — Mais quoi ?

GRAND-PÈRE. — Oh, rien... Vous ave peut-être une lettre pour moi ?

BOUTEILLE. — Non. Seulement « Le Peti Explorateur ».

Il lui tend le journal.

GRAND-PÈRE. — Eh bien, merci, monsieu Bouteille. Au revoir.

BOUTEILLE, *sans bouger de place.* — A revoir, monsieur Arsène... Je vais continue ma tournée. J'ai les pieds que je les sens plus

GRAND-PÈRE, *s'impatientant.* — Bien sûr. Allez, au revoir, monsieur Bouteille.

BOUTEILLE, *se dirigeant vers la porte.* — Au revoir, monsieur Arsène. *(Se retournant brusquement :)* Dites, si le cœur vous en dit, nous pourrions faire des duos le dimanche. J'ai un clairon.

GRAND-PÈRE. — Volontiers... Quand mon jeu de langue sera un peu plus nuancé.

BOUTEILLE. — C'est ça. Je vais continuer ma tournée. Je ne vous l'ai peut-être pas dit : J'ai les pieds que je les sens plus.

GRAND-PÈRE, *le poussant dehors.* — Bon. Au revoir, monsieur Bouteille. *(Il referme la porte sur le facteur.)* Tout dans le nez, tout dans le nez, je voudrais le voir ce P.T.T. avec une trompe ! *(Ouvrant le rideau :)* Il ne t'a pas vexé, au moins ?

L'ÉLÉPHANT. — Non.

GRAND-PÈRE. — Alors, on remet ça ?

L'ÉLÉPHANT. — Si tu veux.

GRAND-PÈRE. — Après toi... Mais... nuancé !

L'Éléphant barrit, le Grand-Père joue de la trompette.

RIDEAU

TABLEAU V

Salle à manger des Vigneboule.

SCENE XIII

AMÉLIE, MIMI, L'ÉVADÉ, LE GRAND-PÈRE, L'ÉLÉPHANT.

L'Évadé, costume de prisonnier, numéro dans le dos, est assis à la table. Il mange. Amélie le sert. Le Grand-Père est assis en face de lui. Mimi se tient dans la cuisine.

GRAND-PÈRE. — Ça fait plaisir à voir, un appétit pareil !

AMÉLIE, *geignant.* — Encore une émotion comme ces deux-là, et vous m'enterrerez !

L'ÉVADÉ. — Je suis quand même moins encombrant que l'Éléphant.

MIMI, *apportant une assiette.* — Quand mon père va rentrer, ça va être terrible.

L'ÉVADÉ. — Mais non, ça se passera très bien... Madame Amélie, un peu de vin, je vous prie.

GRAND-PÈRE. — Amélie, si tu m'en versais un petit verre à moi aussi, pour lui tenir compagnie...

Amélie verse à boire à L'Évadé.

AMÉLIE. — Non. Vous boirez à table avec nous autres.

GRAND-PÈRE. — Ah bon !

Il regarde avec envie l'Évadé qui boit.

MIMI, *s'adressant à l'Évadé.* — C'est très laid, ce que vous faites. C'est du chantage. Vous profitez de la situation.

L'ÉVADÉ. — Il le faut... Remarquez, ca ne s'éternisera pas. Après les élections, il faudra bien que votre père trouve une solution pour l'Éléphant... D'ici là, j'aurai eu le temps de voir venir. Il est fameux, ce chèvre, madame Amélie.

GRAND-PÈRE. — Finissez-le.

L'ÉVADÉ. — Merci, ça va comme ça... *(Il s'étire voluptueusement.)* Maintenant, je fumerai bien une cigarette... avec une petit tasse de café, hein ?

Le Grand-Père lui tend sa blague à tabac et un carnet Job.

MIMI. — Si Antoine était là, vous ne feriez pas le malin.

L'ÉVADÉ. — Qui c'est ça, Antoine ?

MIMI, *fièrement.* — C'est mon fiancé.

AMÉLIE. — Tsst, tsst ! Tu vas un peu vite, Mimi.

MIMI. — Il viendra ce soir faire sa demande à Papa.

AMÉLIE. — Sainte Vierge ! Il ne manquait plus que ça. Le pauvre homme, vous voulez tous le rendre fou... L'Éléphant, cet... évadé, les élections, et une demande en mariage !... Grand-père, demandez à l'Éléphant si son lait, il le veut chaud ou froid.

Elle entre dans la cuisine.

L'ÉVADÉ. — Vous ne lui refusez rien, à celui-là !

MIMI. — Vous pouvez parler, vous ! Lui, le pauvre, il ne l'a pas fait exprès d'être ici.

Elle sort, furieuse, côté jardin, en claquant la porte.

L'ÉVADÉ. — Moi non plus. Si je n'avais pas été mis en prison pour une peccadille, je n'aurais pas eu besoin de m'évader et de me cacher chez vous.

GRAND-PÈRE. — Té, c'est vrai.

Le Grand-Père écarte le rideau de l'escalier.

GRAND-PÈRE. — Azouk, tu veux ton lait chaud ou froid ?

L'ÉLÉPHANT. — Tiède et bien sucré. *(Avec sa trompe, il fait signe au Grand-Père d'approcher. Baissant la voix :)* Comment ça se passe avec l'Évadé... Si vous avez besoin d'un coup de trompe, fais-moi signe.

GRAND-PÈRE. — Pas la peine. Il est brave... et bien poli.

L'ÉVADÉ, *s'adressant à l'Éléphant.* — Salut, collègue !

L'ÉLÉPHANT. — Collègue !

L'ÉVADÉ. — Eh oui, collègue. Vous avez tiré deux siècles dans un vase pour une banane... Moi, cinq ans à la Centrale de Tarascon pour un trameouais !

L'Éléphant. — Un trameouais !

Grand-Père, *émerveillé.* — Vous avez volé un trameouais ?

L'Éléphant. — Qu'est-ce que c'est, un trameouais ?

Grand-Père. — C'est une espèce de grande charrette pour transporter les personnes et qui marche à l'électricité.

L'Éléphant, *impressionné.* — Ah !

Grand-Père. — Voler un trameouais !... ça, c'est joli !

Amélie, *criant de la cuisine.* — Alors, ce lait, chaud ou froid ?

L'Éléphant, l'Évadé, Grand-Père, *ensemble.* — Tiède et bien sucré.

L'Évadé, *se levant, très fier.* — Oui, c'est moi qui ai... emprunté le 22 à Marseille... le Saint-Charles - Prado.

Grand-Père. — Oh, fan ! Mais comment l'idée vous est venue ?

L'Évadé, *extasié.* — Depuis mon enfance, je rêvais de conduire un trameouais... Une belle nuit, il a cinq ans, ça m'a pris comme une colique... Je me suis faufilé dans le dépôt, sur le coup de deux heures du matin... J'ai vu le 22, bien astiqué, qui brillait sous la lune, avec son joli trolley et sa petite boîte à sable... Je suis monté à la place du machiniste. *(Gestes.)* J'ai fait poohm ! poohm !... J'ai tourné la manette de gauche... et la manette de droite... et faï tira !

Grand-Père. — Vous saviez le faire marcher ?

L'Évadé. — Eh ! mon ami, j'avais le trameouais dans le sang.

Amélie rentre dans la salle à manger et débarrasse la table.

Grand-Père. — Tu as entendu, Amélie !

Amélie. — Oui, c'est du propre !

Elle retourne dans la cuisine.

Grand-Père, *d'une voix impatiente.* — Et après ?

L'Évadé. — Après ? Eh bien, j'ai roulé dans la ville endormie, mais prudemment. *(Gestes.)* Je faisais poohm ! poohm ! au croisement des voies, je m'arrêtais aux stations, je ralentissais dans les courbes... Je fignolais, quoi. Et l'heure tournait. Tout d'un coup, la peur m'a pris. J'ai voulu rentrer au dépôt en vitesse. J'ai tourné à fond la manette de droite... Vous comprenez, il n'était plus question de pinailler... Et dans une courbe, le trameouais a déraillé, et nous sommes allés nous ensuquer dans « Les Dames de France ».

Grand-Père. — Malheur ! Vous avez été blessé ?

L'Évadé. — Non, j'ai seulement été assommé... et je me suis réveillé en prison.

Grand-Père. — Qu'est-ce que vous faisiez dans la vie, avant le trameouais ?

L'Évadé. — Je travaillais à mon compte... J'étais scaphandrier.

Grand-Père, *émerveillé.* — Scaphandrier !... Vous avez été scaphandrier !... Dites, c'est un métier dangereux ?

L'Évadé. — Terrible, oui !

Grand-Père. — Et malsain ?

L'Évadé. — Si ce n'était que malsain ! Mais le cœur... les poumons qui gonflent et se dégonflent avec la pression.

Grand-Père. — Ce doit être extraordinaire, le fond de la mer !

L'Évadé. — Ça dépasse l'imagination.

Grand-Père. — Les vallées sous-marines...

L'Évadé. — Les gouffres... si pittoresques. Les forêts aquatiques à perte de vue.

Grand-Père. — Aquatiques ?

L'Évadé. — Aquatiques. Les orties géantes qui vous piquent le scaphandre et vous le font enfler !

Grand-Père. — Ça doit pulluler de monstres, là-dedans ?

L'Évadé. — Quels monstres ?

Grand-Père. — Marins.

L'Évadé. — Ah oui ! marins. Les tarasques à épine dorsale venimeuse qui vous contagionnent tout le corps... Des éléphants...

L'Éléphant, *soulevant le rideau.* — Des éléphants ?

L'Évadé, *se tournant vers l'Éléphant.* — ...De mer.

L'Éléphant. — Ah oui !... peuh !

Grand-Père. — Et des épaves avec leurs équipages, vous en avez trouvées ?

L'Évadé. — Ce n'est pas ça qui manque !

Grand-Père. — Et des trésors fabuleux ?

L'Évadé. — A la pelle !

Grand-Père. — Où est-ce que vous avez travaillé ?

L'Évadé. — A Marseille, dans le Vieux Port.

SCENE XIV

Les mêmes, MIMI.

A ce moment précis, Mimi entre en courant, côté jardin. Elle est affolée.

Mimi. — Maman, maman ! *(Amélie entre dans la salle à manger.)* Papa a rencontré M. le Curé qui montait chez nous.

L'Évadé et le Grand-Père sont très occupés à parler de scaphandres.

Amélie, *contrariée.* — Je lui avais pourtant bien recommandé de ne pas venir.

Mimi. — Tu l'as mis au courant ?

Amélie. — Oui, ce matin après la messe. Je lui ai tout raconté. *(A l'Évadé et au Grand-Père qui s'en moquent éperdûment :)* Ça m'étouffait.

L'Évadé, *par-dessus son épaule.* — Ça l'étouffait.

Il continue à mimer une histoire de scaphandrier.

Mimi. — Qu'est-ce qu'il a dit ?

Amélie. — Il est de l'avis de ton père ; il

faut se taire. Après les élections il fera un rapport à l'Évêché.

L'Évadé, *même jeu.* — A l'Évêché.

Amélie, *effrayée.* — J'entends ton père qui monte !

Grand-Père, *à l'Évadé.* — Ne restez pas là avec ce bourgeron et ce matricule... Suivez-moi dans ma chambre... J'ai une idée...

Le Grand-Père et l'Évadé disparaissent, côté cour, pendant que Mimi et Amélie s'efforcent à prendre une attitude naturelle.

SCENE XV

HONORÉ, AMÉLIE, MIMI, L'ÉLÉPHANT.

Honoré entre, côté jardin, l'air sombre. Il accroche son chapeau au porte-manteau, puis s'avance, menaçant, vers les femmes.

Honoré, *tragique.* — Amélie, Mimi, quelqu'un a parlé ! Le clergé est au courant.

Amélie. — M. le Curé, le pauvre ?

Honoré. — Je suis arrivé à temps pour l'empêcher de monter chez nous. Il voulait mettre son nez dans mes affaires.

Amélie. — Honoré, il venait pour tâcher moyen de nous aider.

Honoré. — Nous aider ? Ah ! ah ! Eh bien, qu'il fasse disparaître l'Éléphant, et je me ais enfant de chœur... Il est minable, le premier brahmane venu lui apprendrait son métier.

Mimi. — Mais, papa...

Honoré. — Silence ! Qui a trahi le secret amilial ?

Amélie. — Moi, Honoré.

Honoré, *tragique.* — Je suis trahi par les iens !

Mimi. — C'est un homme de bon sens...

Amélie. — Qui parle le latin.

Honoré. — Qu'est-ce qu'il a dit, votre atiniste ?

Amélie. — Eh bien... eh bien... Rien.

Honoré, *criant.* — Rien.

Amélie. — Enfin, il a dit que l'Église allait e trouver devant un problème délicat...

Honoré, *sarcastique.* — Délicat !

Amélie. — Car le surnaturel, c'est toujours mbêtant...

Honoré, *même jeu.* — Embêtant !

Amélie. — Les miracles se font rares de os jours...

Honoré, *criant.* — Les miracles !

Amélie. — Ne t'énerve pas, Honoré. Il a it : les miracles se font rares. Il n'y a aucune aison pour qu'il arrive un miracle à Casse-argues... et chez nous... Je suis pieuse, 'accord, mais je ne suis tout de même pas ne sainte... Et toi, Honoré, tu es libre penseur, socialiste et farouchement anti-clérical.

Honoré. — Farouchement, et je m'en flatte.

Amélie, *flattant la trompe de l'Éléphant à travers le rideau.* — Monsieur l'Éléphant, vous seriez une colombe, ou un agneau... ou un ange, M. le Curé ne dit pas. Mais vous êtes un éléphant... Qu'est-ce que vous voulez que l'Église fasse d'un éléphant ? Sans compter que vous êtes sorti d'un vase consacré à un culte païen...

Mimi. — Alors, c'est de la sorcellerie ?

Honoré. — Allons, pas de superstitions... Qu'est-ce qu'il a dit après ?

Amélie. — Eh bien, il a dit que notre mère l'Église trouvera une explication.

Honoré. — Une explication !... Quelle explication ? Il n'y a que la vérité.

L'Éléphant, *ouvrant le rideau.* — La vérité !... La vérité, c'est comme les ailes des papillons de mon pays. Selon que vous les regardez de droite ou de gauche, ou de face, elles vous paraissent bleues, vertes ou dorées. Et si vous les écrasez, il ne reste sur vos doigts qu'un peu de poussière grise.

Honoré, *explosant.* — C'est bien le moment de parler de papillons !

On frappe à la porte. Alerte. Mimi entre dans la cuisine.

L'Éléphant, *au même instant.* — Aaaatt... Aaaatt...

Honoré, *à voix basse.* — Vous n'allez pas éternuer, non ?

L'Éléphant. — Aaatt... Aaatt...

Honoré, *à Amélie.* — Vite, serre-lui la trompe.

Amélie saisit la trompe de l'Éléphant. Honoré ferme le rideau et va ouvrir la porte.

SCENE XVI

LES MÊMES, Mme ANCELIN.

Honoré, *sèchement.* — Qu'est-ce que vous voulez, madame Ancelin ?

Mme Ancelin, *mielleuse et essayant de regarder par-dessus Honoré.* — Je viens vous demander la permission de vous voler un peu de persil dans votre jardin... C'est pour mon mironton... *(L'Éléphant pousse un éternuement qui soulève le rideau. Mimi se précipite dans la salle à manger.)* Qu'est-ce que c'est ?

Honoré. — C'est... c'est... c'est mon père qui a le... la... la... trompe un peu prise... Je veux dire le...

Mme Ancelin, *perfide.* — Eh bé ! Il tient quelque chose, le pauvre homme.

Honoré, *la poussant dehors.* — Oui... Allez, au revoir, madame Ancelin... Prenez tout ce que vous voulez dans mon jardin... Zou !

SCENE XVII

HONORÉ, AMÉLIE, MIMI, L'ÉLÉPHANT, LE GRAND-PÈRE, L'ÉVADÉ.

Honoré referme brutalement la porte sur Mme Ancelin, et se précipite vers l'escalier dont il écarte violemment le rideau.

HONORÉ, *à l'Éléphant.* — Vous ne pouviez pas vous retenir, non ? *(A Amélie :)* Et toi, je t'avais dit de lui serrer la trompe !

AMÉLIE. — C'est la trompe qui m'a échappé.

Sur ces mots, l'Évadé — déguisé en cornac, une serviette éponge sur la tête, un rideau en guise de pagne — fait son entrée suivi du Grand-Père qui semble s'amuser énormément.

L'ÉVADÉ, *la main sur le cœur.* — Bijir, missir Vignibil...

HONORÉ, *stupéfait.* — Mais qu'est-ce que c'est que ce carnaval... D'où il sort celui-là ?

TOUS. — C'est... le ... c'est... c'est un... le.

L'ÉVADÉ — Moi y en a être cornac d'éléphant.

Le Grand-Père a le fou rire.

L'ÉLÉPHANT. — Oui... c'est mon cornac.

TOUS, *sauf Honoré.* — Oui, oui, c'est son cornac.

HONORÉ. — Mais où était-il ?

GRAND-PÈRE, *sérieusement.* — Il était resté collé à un morceau du vase.

HONORÉ. — Nom de D... ! ça c'est la fin de tout... Tout ça, ça me fait la tête comme un département.

Il va s'appuyer en chancelant contre un mur.

L'ÉVADÉ, *s'approchant d'Honoré en riant.* — C'était bien joué.

HONORÉ, *sursautant.* — Quoi ?

AMÉLIE, *prudemment.* — Nous allons t'expliquer...

HONORÉ, *se levant menaçant.* — Mais ce n'est pas un cornac !

GRAND-PÈRE, *triomphalement.* — C'est un scaphandrier qui a volé un trameouais !

HONORÉ, *s'étranglant.* — Vous... vous êtes... l'Évadé ? Chez moi ?... Mimi, va chercher les gendarmes, pendant que je l'assomme.

Mimi et Amélie demeurent figées par la crainte de ce qui va se passer. L'Évadé se réfugie derrière la table.

L'ÉVADÉ. — Nous ferions mieux de causer.

HONORÉ, *à l'Éléphant.* — Vous ne pourriez pas m'aider, non ?

L'ÉLÉPHANT. — A votre place, je ne le ferais pas arrêter.

L'ÉVADÉ. — Si vous appelez les gendarmes, ils verront l'Éléphant, et adieu ! les élections... Sans compter que vous tombez sous le coup de la loi.

HONORÉ. — La loi ?

Ils tournent tous deux autour de la table

L'ÉVADÉ. — Vous êtes complice.

HONORÉ. — Complice ?

L'ÉVADÉ. — Pardi ! Je dirai que vous m'avez donné asile. C'est simple, qui dit éléphant dit cornac. Maintenant, quoi qu'il arrive, mon sort est lié à celui de l'Éléphant... Après votre réélection...

HONORÉ. — Après ma réélection...

L'ÉVADÉ. — Et si vous n'êtes pas réélu, alors...

HONORÉ. — Si je ne suis pas réélu, moi ?

Il tombe évanoui dans les bras de l'Évadé. Les femmes crient. L'Éléphant barrit.

RIDEAU

TABLEAU VI

La place du village. Au centre, un banc. Sur les murs, des affiches : « Votez pour Bœuf — Votez pour Vigneboule ».

SCENE XVIII

Lorsque le rideau se lève, Bœuf et Mme Ancelin sont en train de parler, côté cour.

Mme ANCELIN. — Ç'a commencé brusquement hier au soir. Une espèce de tremblement de terre, et puis des cris, des piétinements...

BŒUF, *l'entraînant vers le banc.* — Venez, ça m'intéresse.

Mme ANCELIN. — Vigneboule a poussé des rugissements...

Colombani paraît côté cour.

BŒUF. — Chut !

Colombani traverse la scène en regardant Bœuf et Mme Ancelin d'un air soupçonneux, puis disparaît côté jardin.

Mme ANCELIN. — Amélie a pleuré, et le grand-père n'arrête pas de jouer de la trompette...

BŒUF. — De la trompette.

Mme ANCELIN. — Et toujours ces piétinements qui secouent la maison.

BŒUF. — Je bois du petit lait.

Mme ANCELIN. — A propos de petit lait, que je vous dise : Mimi Vigneboule est allée à l'épicerie acheter vingt litres de lait...

BŒUF. — Vingt litres de lait !

Mme ANCELIN. — Et trente kilos de sucre !

BŒUF. — Trente kilos de sucre !

Mme ANCELIN. — Et le régime de bananes.

BŒUF. — Le régime de bananes !

Mme ANCELIN. — Tout ça pour le Grand-Père qui est un peu fatigué...

BŒUF. — Fatigué !

Mme ANCELIN. — Vous vous rendez compte ?

BŒUF. — Si je me rends compte ! Ouvrez l'œil, madame Ancelin. La plus grande vigilance s'impose à la veille des élections... Le peuple vous en sera reconnaissant.

Mme ANCELIN, *se levant.* — Comptez sur moi, monsieur Bœuf... Je me sauve, j'ai mon mironton sur le feu.

Elle sort côté cour. Côté jardin paraît Bouteille, sa boîte de facteur en bandoulière.

SCENE XIX

BŒUF, BOUTEILLE.

BOUTEILLE. — Salut, Bœuf.

BŒUF. — Salut, Bouteille... Alors, on a fini la tournée ?

BOUTEILLE. — Eh oui ! J'en ai plein les jambes... *(Il s'asseoit en soupirant.)* Vingt-cinq ans de tournées par tous les chemins de la commune... 132.000 kilomètres, j'ai fait le compte. Trois fois le tour de la terre en passant par l'Équateur !

BŒUF. — C'est quelque chose ! Mais tu auras bientôt la retraite.

BOUTEILLE. — Oh ! Je suis pas pressé... Le pays est joli... Je marche seul, tranquille... Je parle à mon chien... Et au moment de la chasse, je prends le fusil et je me rapporte un lapereau, une grive, un perdreau... Je suis le roi... Je vais chez les uns et chez les autres, je suis toujours bien reçu, parce qu'il faut le dire, un facteur c'est comme un ange.

BŒUF. — Un ange ?

BOUTEILLE. — Oui, un ange... Un ange ni bon ni mauvais qui porterait dans sa boîte le bien et le mal... Toc ! Toc ! C'est le facteur ! Et je donne une lettre qui peut changer une vie... C'est émotionnant, tu sais, de porter une lettre.

BŒUF. — Eh bé, toi alors !

BOUTEILLE, *agitant ses pieds.* — J'ai les pieds que je les sens plus.

BŒUF. — C'est la chaleur... Toi, elle se porte aux pieds. Moi, à la tête.

BOUTEILLE. — A la tête ?

BŒUF. — Oui, à la tête... parce que figure-toi que, moi, je pense.

BOUTEILLE. — Tout le monde pense.

BŒUF. — Il y en a qui pensent avec leur pieds, et d'autres avec leur tête... Moi, j'ai beaucoup lu. Et je n'ai pas été pour rien pendant trente ans aux Chemins de Fer à regarder passer les trains. J'ai vu. Et j'ai appris à connaître l'Homme.

BOUTEILLE. — Ah !

BŒUF. — Quand je dis l'Homme avec un H majuscule, je veux dire l'humanité.

BOUTEILLE. — Ah !

BŒUF. — Et depuis que je suis à la retraite, je médite... Je pense... Je constate... L'homme est un loup pour l'homme.

BOUTEILLE. — C'est la chaleur qui te fait penser comme ça ?

BŒUF. — La chaleur est conductrice de l'électricité. Et quand il fait chaud, il y a de l'électricité dans l'air... Tu comprends ?

BOUTEILLE, *qui ne comprend pas.* — Oh !

BŒUF, *posant sa main sur l'épaule de Bouteille.* — Bon. Alors, qu'est-ce qu'il arrive ? L'électricité chauffée à blanc « esplose » et met le feu aux poudres.

BOUTEILLE. — Ah !

BŒUF. — Et un volcan s'entr'ouve sous les pieds...

BOUTEILLE, *regardant ses pieds.* — Les pieds ?

BŒUF. — De la municipalité... Mais grâce à ma vigilance, le veau d'or de la réaction va s'engloutir dans la lave fumante de la colère populaire.

BOUTEILLE, *sifflant, impressionné.* — Tu as beaucoup lu.

BŒUF, — Énormément... Tu as saisi ma pensée ?

BOUTEILLE, *l'œil vague.* — Oui.

BŒUF. — Et qu'est-ce qu'il faut pour faire éclater l'électricité du peuple ? Une étincelle.

BOUTEILLE. — Ah !

BŒUF. — Une étincelle, tu l'as dit ! Eh bien, cette étincelle, mon parti auquel je m'honore d'appartenir, saura la découvrir dans les ténébreux desseins de Vigneboule. Et nous ferons la lumière.

BOUTEILLE. — La lumière... *(Se levant :)* Je vais prendre un bain de pieds pour me décongestionner la tête... Tu me fatigues. Vigneboule, c'est un bon maire, et je voterai pour lui avec ou sans électricité.

Bœuf lui désigne Honoré qui apparaît côté cour, l'air soucieux.

SCENE XX

LES MÊMES, HONORÉ.

BŒUF. — Té, le voilà, ton Maire... Alors, monsieur le Maire... Vous venez bavarder une minute ?

Bouteille lève les yeux au ciel.

HONORÉ, *hésitant.* — C'est que... on m'attend à la maison.

BŒUF. — Allons, allons, vous avez bien un moment à consacrer aux électeurs.

Il ricane.

HONORÉ, *à contre-cœur.* — Bon. Mais juste deux secondes.

Il s'asseoit entre Bœuf et Bouteille.

BOUTEILLE. — Tu as une tête de catastrophe.

HONORÉ. — Le souci...

BŒUF, *perfide.* — C'est les élections qui vous tracassent ?

BOUTEILLE. — Te fais pas de mauvais sang, Honoré... Bœuf, on tirera la chaîne, et adieu !

BŒUF. — Ce n'est pas dit.

HONORÉ, *las.* — Le peuple décidera.

BOUTEILLE, *se levant.* — Je vais prendre un bain de pieds.

HONORÉ, *explosant soudainement et forçant Bouteille à se rasseoir.* — Je serai réélu ! Cassenargues aura le tout-à-l'égoût, c'est dans mon programme. Et notre coquette petite cité provençale deviendra un centre touristique, grâce à « l'esportation » massive du melon.

BOUTEILLE. — Bravo, Honoré.

HONORÉ, *se levant et lyrique.* — Et ainsi, le nom de Cassenargues, inscrit sur chaque melon que nous « esporterons », rayonnera dans toute l'Europe... que dis-je ? Dans le monde entier. Cassenargues sera sur toutes les lèvres... *(A ce moment précis, on entend, coulisse cour, un chant scandé où se distingue le mot « Éléphant ».)* Vous... vous... vous entendez ?... Qu'est-ce que c'est ?

Apparaît le Boy-scout, sac au dos, qui traverse la scène en chantant.

LE BOY-SCOUT, *chantant.* — Un éléphant, ça trompe, etc...

Honoré demeure figé sur place, l'air hagard. Les autres l'observent curieusement.

BOUTEILLE. — Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

HONORÉ, *se dirigeant en chancelant, côté jardin, et d'une voix éteinte.* — Je vais prendre un marc.

BŒUF, *soupçonneux.* — Eh bé ! Ils vous font de l'effet, à vous, les « boillescoutes » !

Honoré sort. Les deux autres le suivent des yeux. Mme Ancelin rentre côté cour.

SCENE XXI

BŒUF, BOUTEILLE, Mme ANCELIN COLOMBANI.

Mme ANCELIN, *faisant sursauter Bœuf et Bouteille qui ne l'ont pas vue arriver.* — J'ai oublié de vous raconter : Vigneboule a dit : « Si le Curé fait disparaître l'Éléphant, je me fais enfant de chœur ».

BŒUF. — Tu vois, Bouteille ?

BOUTEILLE. — Un éléphant, un éléphant... Il a bien fallu qu'il entre, cet éléphant, et vous l'auriez vu, madame Ancelin.

Mme ANCELIN. — Ça, je peux jurer qu'il n'est pas entré par la porte, ni par la fenêtre.

BOUTEILLE. — On ne leur a tout de même pas envoyé par la poste, je le saurais.

BŒUF. — A moins qu'ils l'aient acheté tout petit, il y a des années... Il aura grandi... grandi... grandi... Et maintenant, ils ne peuvent plus le faire sortir.

Mme ANCELIN. — Pensez donc, je l'aurais su.

BŒUF. — Et puis, pourquoi Vigneboule l'aurait-il caché ? Non ! Cet éléphant est une manœuvre électorale pour frapper l'imagination du peuple. La main de la réaction montre le bout de l'oreille.

BOUTEILLE, *criant.* — Attention, monsieur Bœuf, tu diffames mon parti... D'abord, qui l'a vu, cet éléphant ?

Mme ANCELIN. — Moi. Je l'ai presque vu.

BOUTEILLE. — Presque !

Mme ANCELIN. — Je l'ai senti, et j'ai entendu ses barrissements.

BOUTEILLE. — Il faut des preuves.

BŒUF. — Nous les ferons jaillir.

COLOMBANI, *arrivant en courant côté jardin.* — Vous n'avez pas vu mon collègue, le brigadier Terrasson ? Je ne le trouve plus.

BŒUF, *furieux de cette interruption.* — Et qu'est-ce que vous voulez qu'on y fasse ?

COLOMBANI. — C'est que j'aurais besoin de renfort... Il y a un attroupement devant la maison de M. Vigneboule.

Bouteille, Bœuf et Mme Ancelin se lèvent brusquement.

Mme ANCELIN. — Mon Dieu ! Il ne faudrait pas que ça fasse la révolution !

BOUTEILLE. — Tout ça, c'est un coup de Bœuf. Ça te ressemble.

BŒUF, *sarcastique.* — Et c'est sans doute moi qui pousse des barrissements !

Mme ANCELIN. — Et qui piétine au-dessus de ma tête !

COLOMBANI. — Moi, je vais prévenir le Maire.

SCENE XXII

LES MÊMES, HONORÉ.

A ce moment précis, Honoré revient côté jardin.

BŒUF, *le désignant.* — Justement le voilà.

Colombani retourne vers le banc.

Mme ANCELIN. — Il tombe bien. Vous allez voir. *(Elle fonce sur Honoré. Les autres la suivent.)* Monsieur Vigneboule... Monsieur Vigneboule !

HONORÉ, *hargneux.* — Qu'est-ce que vous voulez ?

Mme ANCELIN. — Ça ne peut plus durer. Je voudrais savoir ce qui se passe dans la maison.

HONORÉ. — Dites, ça vous regarde ?

Mme ANCELIN. — Mais, monsieur Vigneboule, je suis votre locataire... Venez voir mon plafond qui se lézarde... Et ces pas que j'entends au-dessus de ma tête, ce ne sont pas les souris, tout de même !

HONORÉ, *hors de lui.* — Eh bien, madame Ancelin, puisque vous prétendez que *chez moi* vous avez un éléphant sur la tête, vous irez habiter ailleurs, dans la montagne, avec les chèvres.

Mme ANCELIN, *battant en retraite.* — Mais monsieur Vigneboule...

HONORÉ, *hurlant.* — Je vous flanque congé

ah ! mais ! *(Venant se rasseoir sur le banc.)* Vous avez vu, cette vipère, comme je lui ai écrasé la tête ?

BOUTEILLE, *peu convaincu.* — Oui... enfin.

Mme ANCELIN, *très froidement.* — Je vous ferai remarquer que je n'ai pas prononcé le mot « éléphant ».

Honoré rugit et veut bondir sur Mme Ancelin, mais Bœuf le retient. Bouteille est gêné. Mme Ancelin sort côté cour en poussant des exclamations d'effroi.

BŒUF. — Vous frapperiez une femme ?

Honoré et Bœuf se toisent comme deux coqs de combat. Bouteille détourne la tête d'un air embarrassé. Les trois hommes se rasseoient en silence. Colombani demeure près du banc. Un temps.

BŒUF, *doucereux.* — Alors, cet éléphant ?

HONORÉ, *après avoir regardé Bouteille qui fuit son regard.* — Alors, vous aussi ? C'est un complot. On insulte la République ?

BOUTEILLE. — Voyons, Honoré, c'est grave.

HONORÉ. — Vous commencez tous à me les rompre, avec cet éléphant. Qu'est-ce que ça veut dire, cette comédie ?

BŒUF. — Le peuple ne sera pas dupe de vos « oscures » machinations.

BOUTEILLE, *conciliant:* — Honoré, je te demande au nom des socialistes de Cassenargues de couper les ailes aux rumeurs venimeuses qui risquent de discréditer notre parti... Tu as le droit d'avoir un éléphant dans ta salle à manger, mais ce que Cassenargues veut savoir, c'est comment tu l'as eu. S'il est chez toi, comment est-il entré ? Dis-nous : je n'ai pas d'éléphant, et fais-en la preuve... ou bien, montre-le et explique-toi.

BŒUF. — Il y a un éléphant, et nous le verrons.

HONORÉ, *explosant.* — Vous ne verrez rien du tout, parce que je vais porter plainte en diffamation.

Il se lève et se dirige à grandes enjambées côté cour. Les autres le suivent.

BOUTEILLE, *le rattrapant, et très amical.* — Tu as tort, Honoré. Je suis ton ami... et ton camarade de combat à la pointe de la démocratie. *(Bœuf ricane.)* Laisse-nous visiter ta maison, et tout rentrera dans l'ordre. *(Suppliant et tragique :)* Honoré... pour le Parti... Pour la France... Pour la République.

Colombani salue.

HONORÉ, *sanglotant.* — Eh bien, puisque c'est comme ça, vous allez le voir, mon éléphant... Allons-y... Pour la République... En avant !

Musique. Honoré fait demi-tour et se dirige côté jardin suivi des autres. Colombani ferme la marche. Ils sortent.

RIDEAU

TABLEAU VII

La salle à manger des Vigneboule.

SCENE XXIII

L'ÉVADÉ, LE GRAND-PÈRE, TERRASSON, L'ÉLÉPHANT.

Venant de la coulisse côté jardin, des cris : l'Éléphant ! l'Éléphant ! *L'Évadé marche de long en large, l'air inquiet. L'Éléphant est derrière son rideau.*

L'ÉVADÉ. — Ça va mal... ça va mal !

GRAND-PÈRE, *lui-même, très agité.* — Du calme, voyons... Du calme.

L'ÉVADÉ. — C'est facile à dire !

On frappe à la porte. L'Évadé et le Grand-Père sont en alerte.

GRAND-PÈRE, *criant.* — Qu'est-ce que c'est ?

TERRASSON, *en coulisse.* — Gendarmerie.

L'Évadé et le Grand-Père courent en tous sens, affolés. Terrasson frappe de nouveau à la porte.

GRAND-PÈRE, *à travers la porte.* — Tout de suite... Tout de suite... *(A voix basse, à l'Évadé :)* Cachez-vous dans le placard... là. *(L'Évadé entre dans le placard. Le Grand-Père se dirige vers la porte d'entrée. Pendant ce temps, l'Évadé sort du placard et va se cacher derrière le rideau qui masque l'Éléphant. Avant d'ouvrir à Terrasson, le Grand-Père s'approche du placard. Tout cela est joué très vite.)* Ne bougez pas, surtout.

Il ouvre la porte d'entrée.

TERRASSON, *saluant.* — Salut, monsieur Arsène.

Il entre dans la pièce et regarde autour de lui.

GRAND-PÈRE, *se plaçant devant le placard.* — Bonsoir, brigadier... votre collègue n'est pas avec vous ?

TERRASSON. — Non... Il patrouille, et moi je perquisitionne.

GRAND-PÈRE, *défaillant.* — Ah ! vous... perquisitionnez ?

TERRASSON. — Eh oui !... *(Lisant un papier :)* Pendant que le brigadier Colombani surveille les rues, moi je visite l'agglo... *(Il tourne la feuille)* ...mération. Maison par maison.

Il va vers le rideau. Le Grand-Père se précipite pour lui barrer le chemin.

GRAND-PÈRE. — Ça passe le temps... Mais qu'est-ce que vous cherchez ?

TERRASSON. — L'Évadé, pardi !

GRAND-PÈRE. — Oh ! Il n'est pas ici.

TERRASSON, *regardant autour de lui.* — On ne sait jamais. Il aura pu s'introduire subrepticement chez vous... *(Il s'avance vers le placard devant lequel le Grand-Père revient se placer.)* et se cacher dans un coin...

GRAND-PÈRE. — Je pourrais visiter la maison moi-même.

TERRASSON. — Il ne faut pas courir de risque... C'est un individu réputé dangereux... *(Il retourne vers l'escalier ; le Grand-Père se place devant le rideau)* Nous allons procéder méthodiquement et conformément, en commençant... par cette porte tapissière. *(Il désigne le placard ; le Grand-Père se précipite de nouveau pour lui barrer le passage.)* ...Voyons, monsieur Arsène, n'ayez pas peur. Je suis armé. Et puis, c'est mon métier, après tout... Allons, prenez du champ, car j'ai une manœuvre délicate à exécuter... Attention, je compte... *(Il fait trois pas en arrière, puis trois pas en avant, comme à l'exercice.)* Une... deux... trois... *(Il ouvre la porte du placard.)* Il n'y a personne.

GRAND-PÈRE, *regardant, médusé, le placard vide.* — Il n'y a... personne ?

TERRASSON. — Voyons, monsieur Arsène, faites-moi confiance... je connais mon métier. Et puis je suis breveté... *(Le Grand-Père se gratte la tête, se demandant où l'Évadé a bien pu passer.)* Maintenant, nous allons continuer par le grenier de la même manière, en procédant de la même façon... *(Il se place devant le rideau de l'escalier.)* Attention, je compte. *(Même jeu que pour le placard.)* Une... deux...

GRAND-PÈRE, *lui passant devant.* — Dites, vous n'avez pas soif ?

TERRASSON, *désolé.* — Oh non !... Vous me gâchez complètement la manœuvre.

GRAND-PÈRE. — Un petit verre de vin ?

TERRASSON, *fermement.* — Non, monsieur Arsène... Pendant le service, c'est interdit.

Il se met à renifler bruyamment en regardant autour de lui.

GRAND-PÈRE, *inquiet.* — Qu'est-ce que vous avez à renifler comme ça ?

TERRASSON. — Je subodore.

GRAND-PÈRE. — Ah !... Et qu'est-ce que vous subodorez ?

TERRASSON. — Une odeur... Ça sent... Ça sent...

GRAND-PÈRE. — Eh bien, ça sent le... la...

TERRASSON. — Non ! Ça sent la bête... comme au cirque.

Le Gendarme se dirige vers la cuisine.

GRAND-PÈRE, *défaillant.* — Comme au cirque.

TERRASSON, *se retournant brusquement.* — Ah ! Monsieur Arsène, tenez-vous bien, je vais vous faire rire... Vous connaissez la nouvelle ?

GRAND-PÈRE, *inquiet.* — Non.

TERRASSON, *se tordant de rire.* — Il paraît qu'il y a un éléphant chez vous !... Vous vous rendez compte ? Un éléphant dans une salle à manger. Ha ! Ha !

GRAND-PÈRE, *sinistre.* — Un éléphant... Et vous y croyez, vous ?

TERRASSON, *vexé du peu de succès de sa plaisanterie.* — Moi, croire à une couillonnade pareille ? Voyons, monsieur Arsène, soyons sérieux ! *(Il vient se placer devant le rideau.)* Décidément, ça sent drôle chez vous.

GRAND-PÈRE. — Dites, brigadier, histoire de causer... Si par extraordinaire, il y avait un éléphant ici, qu'est-ce que vous feriez ?

TERRASSON, *gravement.* — Je ferais un rapport à mes supérieurs.

GRAND-PÈRE. — Et qu'est-ce qu'ils feraient, vos supérieurs ?

TERRASSON. — Ils enverraient quérir la bête pour la mener en fourrière.

GRAND-PÈRE. — C'est défendu d'avoir un éléphant chez soi ?

TERRASSON. — Non, mais c'est insolite.

Le rideau de l'escalier s'écarte lentement.

GRAND-PÈRE. — Les gens manquent de fantaisie.

L'Éléphant, à qui l'Évadé désigne la nuque de Terrasson, lève sa trompe.

TERRASSON, *pour qui le mot « fantaisie » est étranger.* — Fantaisie !

La trompe de l'Éléphant le frappe à la nuque. Il tombe évanoui dans les bras de l'Évadé.

L'ÉVADÉ, *sans laisser au Grand-Père le temps de comprendre.* — Vite, Arsène, prenez-le par les jambes... Le placard.

L'ÉLÉPHANT, *avec un gros rire.* — Allez, en fourrière ! Ha ! Ha !

Le Grand-Père et l'Évadé placent le Gendarme debout dans le placard et referment la porte sur lui en forçant. Ils s'éloignent en soupirant.

La porte du placard s'ouvre et Terrasson, toujours évanoui, tombe en arrière. Le Grand-Père et l'Évadé n'ont que le temps de le recevoir dans leurs bras. Ils remettent le Gendarme dans le placard avec difficulté ; puis ils se congratulent.

Amélie entre côté jardin, l'air affolé. L'Évadé tire le rideau de l'escalier. Le Grand-Père se place devant le placard.

SCENE XXIV

LES MÊMES, AMÉLIE, MIMI.

AMÉLIE, *essouflée.* — Grand-père... Grand-père... Je suis toute retournée.

GRAND-PÈRE. — Qu'est-ce qui se passe, Amélie ?

AMÉLIE. — Il se passe... il se passe... que le pays est en révolution... on m'a presque jeté des pierres.

L'ÉVADÉ ET GRAND-PÈRE, *ensemble.* — Des pierres ?

AMÉLIE. — Même mes amies m'ont fait des réflexions... Mme Angelvin, Mlle Agnel, Mme Fabre et... naturellement, Mme Ancelin...

GRAND-PÈRE. — Qu'est-ce qu'elles ont dit, ces gallines ?

L'ÉVADÉ, *inquiet.* — A propos de quoi... de qui ?

AMÉLIE, *désignant le rideau de l'escalier.* — De lui... Elles m'ont dit qu'un éléphant est un danger public et que s'il y en a un chez nous, il faudra l'abattre.

GRAND-PÈRE. — Azouk, un danger public !

L'ÉVADÉ. — Mais elles n'ont pas pu l'inventer. Quelqu'un aura parlé.

AMÉLIE. — Ce n'est pas M. le Curé, le pauvre... Quant à Mimi, elle est bien trop raisonnable... A moins que... *(Appelant :)* Mimi... Mimi...

Mimi apparaît côté cour, sortant de la cuisine.

L'ÉVADÉ. — Elle en aura parlé à son fiancé.

MIMI, *agressive.* — Mon fiancé ?... Vous parlez d'Antoine ?

AMÉLIE. — Mais non, il n'est pas question de votre amourette.

MIMI, *tapant du pied.* — Ce n'est pas une amourette.

AMÉLIE. — Je parle de notre Éléphant.

MIMI. — Ah bon !

AMÉLIE. — Dis-moi la vérité : Antoine est au courant.

MIMI. — Oui. Mais il m'a juré de garder le secret.

L'ÉVADÉ. — Alors qui ?

AMÉLIE, *désignant le plancher.* — Mme Ancelin, pardi !

L'ÉVADÉ. — Ça se présente mal.

AMÉLIE. — Nous ne tiendrons pas jusqu'aux élections.

L'ÉLÉPHANT, *écartant violemment le rideau et d'une voix tonitruante.* — Les élections ! Les élections ! *(Les autres se reculent, effrayés.)* Vous me faites mal au ventre avec vos élections...

LES AUTRES. — Chut ! Chut !

L'ÉLÉPHANT, *même jeu.* — Vous ne pensez qu'à vous autres. Moi, je suis dans une cage d'escalier où je ne peux ni me laver, ni me remuer, à dix mille kilomètres de chez moi...

LES AUTRES. — Chut ! Chut !

L'ÉLÉPHANT, *même jeu.* — Qu'est-ce qui m'attend ? Finir mes jours dans votre jardin, faire le comique dans un cirque, ou les travaux forcés à perpétuité comme un animal domestique...

L'ÉVADÉ. — Vous n'allez pas vous mettre en colère, non ?

MIMI. — Mon petit Azouk, il faut comprendre.

L'ÉLÉPHANT. — Ah ! Si je ne faisais pas partie de la famille, pour ainsi dire, il y a longtemps que je l'aurais flanqué en l'air tout ce bazar !

L'ÉVADÉ. — Pour vous réveiller mort, farci de plombs comme un vulgaire sanglier... Ah ! s'il vous plaît ! Nous ferions mieux de réfléchir.

AMÉLIE. — Oui, réfléchissons... Réfléchissez, grand-père.

Le Grand-Père regarde la porte du placard avec inquiétude. Amélie, Mimi, l'Évadé se tiennent face au public dans une attitude méditative. Un temps.

L'ÉVADÉ. — Moi, en prison, j'ai attrapé les oreillons... *(Les autres le regardent sans comprendre.)* Eh bien, on m'a mis dans une jolie petite chambre où j'ai été pouponné pendant vingt et un jours...

AMÉLIE, *désignant l'Éléphant.* — Il n'a pas les oreillons.

L'ÉVADÉ. — Vous voulez me laisser parler, oui ?... Savez-vous pourquoi l'Administration pénitentiaire m'a soigné ?

AMÉLIE. — Par humanité.

L'ÉVADÉ, *ricanant.* — Par humanité ! Elle est naïve... Parce que j'avais été condamné à faire sept ans de prison, et pas à avoir les oreillons. Vous me suivez ?

LES AUTRES, *qui ne « suivent » pas du tout.* — Oui... Oui... Oui...

L'ÉVADÉ. — Ne dites pas oui si vous ne me suivez pas... Si l'Administration Pénitentiaire m'avait laissé avec la tête comme une courge, j'aurais écrit au Directeur, au Procureur, au Ministre, au Président de la République.

GRAND-PÈRE, *désignant l'Éléphant.* — Vous voulez dire qu'il doit faire une réclamation ?

L'ÉVADÉ. — Enfin, nous y sommes !

MIMI. — Mais à qui, cette réclamation ?

AMÉLIE. — Oui, à qui ?

L'ÉVADÉ. — Eh bien, au bon Dieu de chez lui, pardi ! Un éléphant sacré tout de même, ça sait causer à un Dieu. Il n'a qu'à lui faire une prière, lui expliquer les choses.

AMÉLIE, *levant les bras au ciel.* — Sainte-Vierge ! Nous voilà encore en plein dans les païenneries !

L'ÉVADÉ. — Oh, dites, hein !...

Amélie, écœurée, se laisse tomber sur une chaise.

L'ÉLÉPHANT, *comme se parlant à lui-même.* — Lui demander de me ramener aux Indes, enfermé dans un vase ?

L'ÉVADÉ. — Mais non ! Libre, comme avant... Alors, on essaie... A tout hazard ?

L'ÉLÉPHANT. — Oh, je veux bien essayer... Qu'est-ce que je risque ?...

L'ÉVADÉ. — Et pendant que vous y êtes, demandez-lui la permission de m'emmener avec vous... A tout hasard ?

GRAND-PÈRE *criant.* — Et moi ?

L'ÉLÉPHANT. — Mon cher Arsène, je n'osais pas te le proposer.

AMÉLIE, *se serrant les tempes.* — Mon Dieu! Ils sont fous, et moi je deviens folle !

L'ÉLÉPHANT. — Vous feriez mieux de vous tenir prêts... Hé ! le cornac, c'est sur ma nuque que vous devez vous tenir. Et toi, Arsène, tu monteras sur mon dos avant que je commence ma prière.

AMÉLIE *joignant les mains.* — Ne le prenez pas mal, ô mon Dieu !

GRAND-PÈRE *se précipitant vers la cuisine, côté cour.* — Attendez-moi, attendez-moi, je reviens dans une minute.

Il sort.

MIMI, *caressant la tête de l'Éléphant.* — Azouk, si ta prière est exaucée, tu vas nous quitter pour toujours, je ne te reverrai jamais plus.

L'ÉLÉPHANT. — A moi aussi, petite Mimi, ça me fait de la peine.

MIMI. — Je me sens toute chose, comme sur le quai d'une gare.

Le Grand-Père en veste d'explorateur et casque colonial, revient en brandissant une carabine Winchester.

GRAND-PÈRE. — Je me suis en tenue... à tout hasard.

Il tire en l'air. La déflagration fait s'ouvrir la porte du placard et le gendarme, toujours évanoui, tombe mollement sur le sol.

L'ÉVADÉ, *posant un pied sur le corps du gendarme.* — Alors, on patrouille ?

Les femmes demeurent un instant muettes d'horreur devant l'apparition du gendarme, puis se mettent à hurler. L'Éléphant barrit.

RIDEAU

TABLEAU VIII

La salle à manger des Vigneboule.

SCENE XXV

AMÉLIE, TERRASSON

Le rideau de l'escalier est fermé. Terrasson est assis sur une chaise, près de la table. Il est encore sous l'effet du coup de trompe de l'Éléphant. Amélie lui fait respirer des sels, puis tourne autour de lui comme une poule affolée.

AMÉLIE *à part.* — Mon Dieu ! Me voil avec un gendarme sur les bras !

Terrasson reprend lentement conscienc Il regarde autour de lui d'un ai hébété.

TERRASSON, *balbutiant.* — Il y a eu un secousse « sismiesque » ?

Il porte la main à son crâne.

AMÉLIE. — Mon pauvre monsieur Terrasson vous avez eu un coup...

TERRASSON, *la regardant sans comprendre* — Un coup ?

AMÉLIE. — Un coup de sang à la tête.

TERRASSON, *touchant son crâne.* — A l tête ?... Aïe !

AMÉLIE. — Allons, remettez-vous.

TERRASSON. — Je ne comprends pas ce qu m'est arrivé... J'étais en train de deviser ave monsieur Arsène... et tout d'un coup, il y eu une déflagration... et je me suis retrouv au ciel...

AMÉLIE. — Au ciel ?... Mon Dieu, il est bie malade !

TERRASSON. — C'était joli ! Je marchais su des nuages roses qu'on aurait dit la ouat thermogène... et il y avait tout plein d'ange gendarmes qui chantaient les louanges de l gendarmerie...

AMÉLIE. — Tsst ! Tsst ! Calmez-vous.

TERRASSON. — Ils étaient beaux ! Avec leurs uniformes ruisselants de décorations, e leurs képis brodés au point de Jésus... *(Amélie le secoue. Terrasson la repousse.)* ...Il avaient des bicyclettes de Saint-Etienne changement de vitesse... tout en or... « peneux » ballons, et des selles damas quinées...

AMÉLIE. — Soyez raisonnable, Terrasson.

TERRASSON, *pleurant.* — Et de tous côté volaient des voleurs de lapins, des nomades des évadés de bonne volonté...

AMÉLIE, *lui donnant une gifle.* — Revenez sur la terre !

Terrasson demeure un instant hébété puis se lève raide comme un piquet.

TERRASSON. — C'est bien joli la conver sation, mais je vais continuer ma perquisition

Il se dirige vers l'escalier. Amélie va pou lui barrer le passage, lorsqu'un gran brouhaha éclate dans l'escalier : voci férations, bruits de pas, des cris l'Éléphant ! l'Éléphant ! *que domine l voix d'Honoré.*

VOIX D'HONORÉ. — Vous allez le voir, mo éléphant... Vous allez être contents. Et mo aussi, car je vous flanque ma démission.

Amélie se laisse tomber sur une chaise en soupirant. Terrasson se dirige vers l porte.

VOIX DE BOUTEILLE. — Voyons, Honoré !

SCENE XXVI

LES MÊMES, HONORÉ, COLOMBANI, BOUTEILLE, BŒUF, Mme ANCELIN, MIMI, ANTOINE

Honoré entre, suivi de Colombani qui essaie de contenir la foule.

HONORÉ. — Vous irez vous chercher un autre candidat.

Terrasson le salue sans comprendre.

Mme ANCELIN. — Montrez-le, votre éléphant !
DES VOIX, *en coulisse.* — On veut le voir.

Honoré s'avance vers le centre. Terrasson et Colombani font la chaîne, bousculés par les autres.

TERRASSON, *criant.* — Nous allons faire évacuer...
COLOMBANI. — Manu militari...
HONORÉ. — Vous... vous... Vous allez le voir.
BŒUF. — Nous y comptons !
BOUTEILLE. — Si l'éléphant n'est pas là, Bœuf, tu le regretteras.
BŒUF. — Je suis tranquille !

Amélie, toujours assise, prend un air dégagé.

HONORÉ, *s'avançant vers le rideau.* — Alors, vous voulez le voir ?
TOUS, *ensemble, sauf Amélie.* — Oui, oui, on veut le voir.
BOUTEILLE. — Tu sais, Honoré, je suis venu avec les autres, mais c'est pour confondre le provocateur.

Il désigne Bœuf. Honoré, l'air piteux, va pour saisir le rideau.

HONORÉ. — Eh bien, tant pis, vous allez le voir.
AMÉLIE, *se levant, très calme.* — Laisse ça, Honoré... Je vais leur montrer, moi... Mais ils feraient mieux de s'écarter un peu... Les éléphants n'aiment pas les gens méchants.

Les autres se reculent, effrayés. Amélie tire le rideau solennellement. Apparaissent, chastement enlacés, Mimi et Antoine, debout sur les premières marches de l'escalier. Le silence se fait soudain.

HONORÉ, *il essaie de parler et désignant l'escalier.* — Il est... Il est... Il est...
AMÉLIE, *souriant et montrant Antoine.* — Il est venu demander la main de la petite.
HONORÉ. — Evidemment... Evidem...

Il tombe, évanoui, dans les bras des gendarmes.

RIDEAU

TABLEAU IX

Dans la jungle.

SCENE XXVII

LE GRAND-PÈRE, L'ÉVADÉ, ANTOINE, LES DEUX GENDARMES, MIMI, HONORÉ

Avant le lever du rideau, on entend un coup de feu suivi d'un rugissement. Le rideau se lève sur la jungle. Le Grand-Père porte sa veste d'explorateur et son casque colonial. Il épaule sa carabine fumante et pointée sur la dépouille d'un tigre qui gît sur un rocher, côté cour. L'Évadé, toujours vêtu de son costume de cornac improvisé, se tient derrière le Grand-Père.

L'ÉVADÉ, *désignant le tigre.* — Vous l'avez eu, Arsène, vous l'avez eu !
GRAND-PÈRE. — Foudroyé d'une balle entre les deux yeux !

Il s'avance seul vers le tigre.

L'ÉVADÉ. — Méfiez-vous, Arsène, des fois que ce serait une feinte... C'est traître, ces bêtes-là.
GRAND-PÈRE. — J'ai l'habitude... J'en ai tué deux cent trente-quatre.

Il va jusqu'au tigre et le mesure.

L'ÉVADÉ. — Deux cent trente-quatre !... J'en ai plein le dos, des tigres ! Qu'est-ce que je fais dans la jungle ? Qu'est-ce que je fais dans ce pays de sauvages où il n'y a même pas de trameouais ? Si encore j'avais Azouk avec moi. Mais ce grand feignant se la coule douce dans son écurie tout en or.
GRAND-PÈRE, *criant.* — Deux mètres quarante-cinq !
L'ÉVADÉ, *s'approchant du tigre.* — Deux mètres quarante-cinq ?... Disons trois mètres.
GRAND-PÈRE. — Pourquoi trois mètres ?
L'ÉVADÉ. — Parce que ça fait plus joli... L'aventure, on l'arrange toujours un peu. N'oubliez pas que vous êtes Arsène l'Intrépide, la Foudre du Bengale, le Fléau des Mangeurs d'Hommes... Pensez aux lecteurs du « Petit Explorateur ». Allez zou ! Trois mètres.
GRAND-PÈRE. — Vous avez raison. Après tout, il pourrait mesurer trois mètres et même quatre.
L'ÉVADÉ, *riant.* — Faut quand même pas exagérer !
GRAND-PÈRE, *soupirant.* — Au fond, le tigre c'est plus facile que le lapin...
L'ÉVADÉ. — Ouais ! Mais un lapin, si vous le manquez, il vous montre son petit cul blanc d'un air de se moquer de vous, et adieu ! A la prochaine. Tandis qu'un mangeur d'hommes

c'est la mort subite. Ça bondit, ça vous brise les reins, ça vous escagasse. Malheur !

GRAND-PÈRE. — Eh ! Il y a des risques... Une poussière sur le cran de mire, un peu de buée sur la lunette, une défaillance de l'arme... On est à la merci d'un rien.

L'ÉVADÉ. — Et ça, il faut que les lecteurs du « Petit Explorateur » le sachent.

GRAND-PÈRE. — Ils doivent se languir, à Cassenargues, de lire le dernier chapitre de mes aventures.

L'ÉVADÉ. — Allez, Arsène, sortez votre cahier, et au travail.

GRAND-PÈRE, *sortant son cahier de sa poche.* — Je me sens dispos... Mais vous m'aiderez un peu, dites ?

Il ouvre son cahier sur la dépouille.

L'ÉVADÉ. — Ne vous inquiétez pas... Pour ce qui est de l'imagination !

GRAND-PÈRE, *écrivant.* — Aidé de mon fidèle cornac, je venais de mesurer mon trophée, un superbe félis tigris long de trois mètres... cinquante...

L'ÉVADÉ, *riant.* — Oh ! dites...

Une musique orientale commence en sourdine. Puis va crescendo au moment où le lancier du Bengale (Antoine) apparaît. Elle se poursuivra jusqu'à la fin du tableau. Antoine, ainsi que les autres personnages qui apparaîtront dans la jungle, mimeront l'histoire que raconte le Grand-Père.

GRAND-PÈRE. — Lorsqu'un lancier du Bengale, aux couleurs chatoyantes, apparut dans la clairière...

Apparition d'Antoine vêtu en lancier du Bengale.

L'ÉVADÉ. — Je vous voir venir. Ça va faire une belle histoire d'amour.

GRAND-PÈRE. — Je reconnus Aladin. Le malheureux, qui n'était que lancier de 2me classe, avait eu l'audace de demander au Maharadjah la main de sa fille, la princesse Kirouza...

L'ÉVADÉ, *dictant.* — ...Laquelle était déjà promise au général Baba Moustafa. Point.

Apparition des Sikhs (Colombani et Terrasson) qui traversent la scène, du jardin à la cour.

GRAND-PÈRE. — ...Soudain, les gendarmes de Balapour, sur le sentier de la guerre, firent à leur tour irruption dans la clairière... Euh...

L'ÉVADÉ. — Mais passèrent sans voir Aladin. Point.

Apparition de Mimi (Kirouza).

GRAND-PÈRE. — A cet instant, telle une jeune antilope effarouchée, la princesse Kirouza, qui s'était enfuie du palais, apparut, appelant d'une voix angoissée : « Aladin ! Aladin !... »

L'ÉVADÉ. — Aladin ! Point.

GRAND-PÈRE. — Le lancier s'élança vers elle, et ils s'étreignirent passionnément. Mais Kirouza, se dégageant des bras de son beau militaire, lui expliqua volubilement que le Maharadjah voulait le faire empaler et l'envoyer, elle, dans un couvent...

L'ÉVADÉ. — A Lisieux.

GRAND-PÈRE. — Au Thibet... Aladin rassura de son mieux la petite princesse, puis lui ayant enlevé délicatement son voile, il contempla amoureusement le visage de sa bien-aimée.

L'ÉVADÉ. — Puis il l'embrassa fougueusement. Point.

GRAND-PÈRE, *à l'Évadé, avec attendrissement.* — Antoine, ce coquin, doit faire tout pareil...

L'ÉVADÉ. — Oui, oui, mais ne perdons pas le fil... Aladin, véritable poète oriental, dit à Kirouza combien elle était belle...

GRAND-PÈRE, *emporté par son récit et oubliant d'écrire.* — ...Que sous ses longs cils soyeux, dans la pupille noire de ses grands yeux limpides, nageaient comme dans les lacs sacrés de l'Hymalaya, les reflets les plus purs de la lumière céleste... Et que ses dents resplendissaient entre ses lèvres purpurines comme des gouttes de rosée dans le sein mi-clos d'une fleur de grenadier.

Kirouza, confuse, baisse timidement la tête. La musique devient dramatique. Entrée du Maharadjah (Honoré) suivi des Sihks.

L'ÉVADÉ. — Tout à coup, le Maharadjah surgit dans la clairière...

GRAND-PÈRE. — Il était dans une colère terrible.

Le lancier et Kirouza se serrent peureusement l'un contre l'autre.

GRAND-PÈRE. — Il donna l'ordre aux gendarmes d'enfermer Kirouza et Aladin dans une Tour du Silence où les vautours leur mangeraient le foie à petit feu.

L'ÉVADÉ. — Oh non ! Non ! Il ne faut pas que votre histoire finisse tristement... J'ai une idée ! J'ai une idée... *(Il s'éloigne du Grand-Père, s'approche des autres personnages, et devient muet, comme eux.)* J'ai une i...

GRAND-PÈRE. — Mon fidèle cornac venait d'avoir une idée lumineuse. Il s'approcha du Maharadjah et lui parla à l'oreille. Au fond qu'est-ce qu'on lui reprochait à ce lancier ? D'être de 2me classe. On n'avait qu'à le nommer général, et le tour serait joué... Soudain illuminé, le Maharadjah fit libérer les amoureux, et bénit leur union sous le regard attendri de la maréchaussée. Puis, pour récompenser le scaphandrier de sa bonne idée, il fit appel aux sortilèges de l'Orient. Frappant dans ses mains par trois fois, il fit apparaître devant l'assistance éblouie... euh. euh... un trameouais portant le N° 22... Transporté, n'en croyant pas ses yeux, l'Évadé

laissa éclater sa joie... puis prenant possession de ce somptueux présent, il monta à la place du machiniste... et tandis qu'éclatait l'hymne de Balapour, le Maharadjah procéda à l'inauguration solennelle de la ligne. Fin... *(Au son de l'hymne de Balapour, l'Évadé, le Maharadjah, Mimi, Antoine et les deux gendarmes montent dans le tramway lequel disparaît lentement dans la coulisse jardin tandis que la lumière décroît progressivement. Le Grand-Père demeure seul sur la scène. Il s'aperçoit soudain que l'Évadé a disparu et crie :)* L'Évadé, l'Évadé ! Où es-tu ?... Où es-tu ?... Reviens ! Ne me laisse pas seul dans la jungle... Reviens, scaphandrier !

Il devient muet à son tour. Des mains invisibles lui enlèvent son fusil, son casque, sa veste. Le tigre et le rocher s'envolent. Dans la pénombre, le décor change. Nous sommes de nouveau dans la salle à manger où le Grand-Père, assis à la table, dort le nez sur son cahier.

RIDEAU

TABLEAU X

La salle à manger des Vigneboule.

SCENE XXVIII

LE GRAND-PÈRE, MIMI, AMÉLIE, HONORÉ.

Le vase est à sa place sur la console dans l'escalier. Le Grand-Père est assis devant la table où se trouvent la fiasque débouchée, le verre, l'encrier, le journal illustré, etc... Il dort. Amélie et Mimi entrent, côté jardin.

AMÉLIE. — Si ton père sait que tu fréquentes Antoine Fabre, il va faire un malheur. Et c'est sur moi que ça retombera, pauvre femme que je suis !

MIMI. — Nous ne faisons rien de mal.

AMÉLIE. — Mais les gens sont méchants, petite Mimi.

Mimi hausse les épaules. Amélie et Mimi sursautent en aperçevant le Grand-Père endormi, et se précipitent vers lui.

MIMI. — Mon Dieu ! Il aura bu tout le vin !

Le Grand-Père relève la tête en grognant.

AMÉLIE. — Si ton père le voit dans cet état !

Mimi enlève prestement la fiasque et le verre. Amélie secoue le Grand-Père.

GRAND-PÈRE *se redressant sur sa chaise, hébété.* — Le trameouais est parti... *(Criant :)* L'Évadé m'a laissé seul dans la jungle !

AMÉLIE. — Qu'est-ce que vous racontez ?... Le trameouais... La jungle !

MIMI. — Il a dû rêver... *(S'approchant du Grand-Père :)* Grand-Père, remets-toi... C'est moi, Mimi.

Le Grand-Père regarde autour de lui. Il se passe la main sur les yeux.

AMÉLIE. — Vous devriez avoir honte ! *(Prenant le cahier et lisant :)* Le mangeur d'hommes fit un bond formidable et retomba sur le sol en agitant convulsivement ses pattes armées de griffes impressionnantes...

Mimi lui prend le cahier des mains et le remet sur la table.

MIMI. — Laisse ça, maman.

AMÉLIE, *au Grand-Père.* — Voilà à quoi vous passez votre temps à votre âge !

Le Grand-Père fixe son cahier.

MIMI. — Il faut bien qu'il s'occupe.

AMÉLIE. — Belle occupation que de se saouler comme un ivrogne !... Ah ! que je suis malheureuse ! Crucifiée entre un mari qui ne croit ni en Dieu ni au diable, et un beau-père ivrogne !

Le Grand-Père la regarde.

MIMI, *à Amélie.* — Va t'occuper du souper, maman.

Amélie entre dans la cuisine en geignant.

MIMI, *enlaçant le Grand-Père.* — Tu n'as pas été raisonnable, grand-père... Essaie de te lever, Papa va arriver... *Le Grand-Père se lève avec difficulté et demeure, indécis, tournant le dos à l'escalier).* Ça va mieux ?

GRAND-PÈRE. — Oui.

MIMI, *allant vers le placard.* — Je vais dresser le couvert.

GRAND-PÈRE, *désignant l'escalier par-dessus son épaule.* — Tu n'as rien vu là, derrière ?

MIMI. — Non.

GRAND-PÈRE. — Vraiment rien ?

MIMI. — Mais non... Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait ?

Elle entre dans le placard. Le visage du grand-père s'assombrit.

GRAND-PÈRE. — Rien... Je croyais... *(Bas :)* Pourquoi je suis pas mort aux Indes ?... *(Haut :)* Pourquoi je suis pas mort dans la jungle ? *(Mimi sort du placard et regarde le Grand-père avec étonnement.)* J'aurais pu être dévoré par un tigre... recevoir un coup de sagaïe... ou être mordu par un serpent-minute. Ça a la couleur des feuilles, ça se laisse glisser dans votre cou, froid comme une clef, et adieu ! On m'aurait trouvé mort, là, le nez sur mon cahier... On aurait dit :

c'est l'âge, le cœur a calé... Tandis que maintenant, je mourrai un jour dans mon lit d'une crise d'urémie ou d'une pneumonie... comme un vieux...(*Criant :*) Comme le vieil Isnard, comme le vieux Daumas, comme le vieux Cornille, comme le vieux Teston... comme tous les vieux du pays...

Amélie, affolée, rentre dans la salle à manger.

AMÉLIE. — Qu'est-ce que vous avez à crier comme ça ?

GRAND-PÈRE. — Comme tous les vieux du pays, derrière les volets tirés... Et en attendant, on me mesurera le vin, on me parlera comme à un demeuré...

Honoré entre, côté jardin. Il accroche son chapeau au porte-manteau.

HONORÉ. — C'est toi, papa, qui fais tout ce bruit ? On t'entend de la rue.

Sans répondre, le Grand-Père gravit les premières marches de l'escalier.

AMÉLIE. — Ton père est ivre ! (*Mimi lui fait signe de se taire. Amélie insiste :*) Il a bu toute la fiasque !

HONORÉ, *se dirigeant vers la cuisine.* — Vous n'aviez qu'à le surveiller... Il faudrait que j'aie l'œil partout, comme si je n'avais pas la tête suffisamment farcie par mes élections !... Comment, le souper n'est pas prêt ? (*Il sort sa montre.*) J'ai une réunion à 8 heures, au café des Arts, où Bœuf doit m'apporter la contradiction... Mais vous, pardi ! le sort de la municipalité, du parti, de la République, ça vous est bien égal !

AMÉLIE. — Sainte Vierge, qu'est-ce que j'ai fait au Bon Dieu ?

MIMI. — Le souper sera prêt dans cinq minutes, papa. Asseois-toi.

Honoré s'asseoit en s'épongeant le front, roulant des yeux furibonds. Il tire de sa poche quelques feuillets.

HONORÉ, *lisant.* — Chers concitoyens, Camarades... Non, Camarades, chers Concitoyens...

AMÉLIE, *levant les yeux au ciel.* — Sainte Vierge !

Elle rentre dans la cuisine. Mimi dissimule un sourire.

HONORÉ. — Je n'irai pas par quatre chemins... La République est en danger...

Le Grand-Père sort de l'escalier en brandissant le vase.

GRAND-PÈRE, *criant.* — Nom de D... de nom de D... !... (*Honoré sursaute et se lève de sa chaise. Amélie revient sur le seuil de la cuisine. Mimi regarde le Grand-Père avec étonnement.*) Je vais le faire le concours de « Petit Explorateur » ! Vous m'entendez ? Je vais le faire, et je gagnerai ! (*Les autres demeurent sidérés.*) Oui, j'irai aux Indes, je retrouverai Azouk qui m'attend dans les jardins du Palais et le scaphandrier qui mène un trameouais à Balapour... Et je chasserai les tapirs, les panthères, les rhinocéros, les gavials du Gange... Et je tuerai tous les tigres du Bengale... Vous ne m'aurez pas comme ça !

Dans un état violent de surexcitation, le Grand-Père veut poser le vase sur la table pour y mettre son cahier... Le vase lui échappe des mains et tombe. Le rideau s'abaisse en même temps qu'éclate un fracas épouvantable suivi d'un long barrissement.

VOIX D'HONORÉ. — Nom de D... !

VOIX D'AMÉLIE. — Au secours ! Honoré !

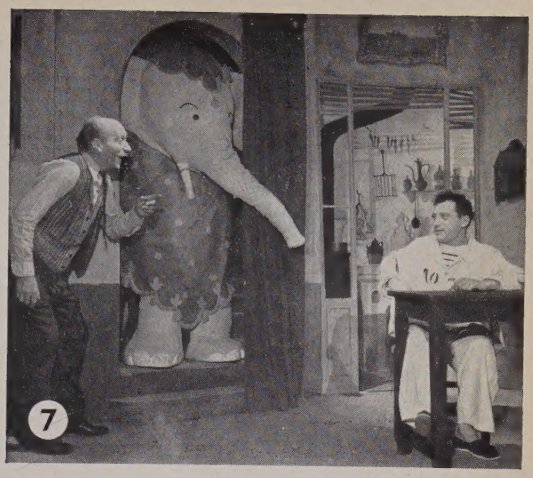
VOIX DE MIMI. — Papa !

Le Grand-Père apparaît devant le rideau. Il est transfiguré par la joie.

GRAND-PÈRE. — Il y a... il y a... il y a un Éléphant !

FIN

Honoré Amélie



Grand-Père L'Éléphant L'Évadé

6 HONORÉ. — *C'est un ami de guerre, nous avons fait la retraite ensemble.* (TABLEAU III.)

7 GRAND-PÈRE. — *Vous avez volé un trameouais ?* (TABLEAU V.)

8 HONORÉ. — *Le peuple décidera !* (TABLEAU VI.)

9 COLOMBANI. — *Il y a un attroupement devant chez M. Vigneboule !* (TABLEAU VI.)

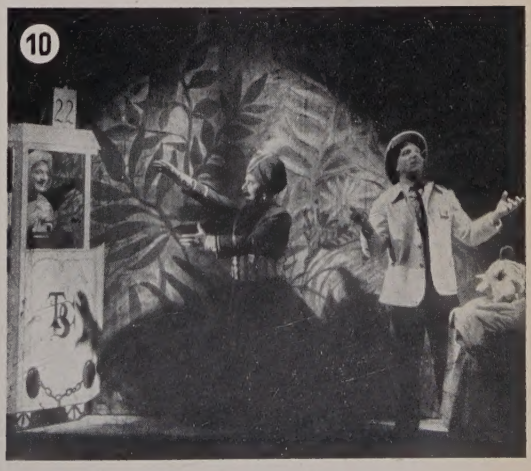
10 GRAND-PÈRE. — *Faisant appel aux sortilèges de l'Orient, il fit apparaître un trameouais portant le numéro 22...* (TABLEAU IX.)

(Photographies Lipnitzki)

Bouteille Honoré Bœuf

Colombani Bouteille Bœuf M^me^ Ancelin

L'Évadé Honoré Grand-Père



"AZOUK" DEVANT LA CRITIQUE

A la veille de Noël, les critiques dramatiques ont découvert avec émerveillement dans leurs gros sabots un jouet exquis, tout givré de cristal, pailleté d'argent, et qui, l'espace d'un soir, leur a restitué le goût enchanteur des contes de fées.

Ce cadeau nous le devons, une fois de plus, à la Compagnie Grenier-Hussenot. Nous le savons depuis quelques années, ces deux charmants illusionnistes sont les seuls à posséder ces rets diaphanes, ces pièges translucides, ces appeaux éoliens, tout cet appareillage qui sert à capturer le plus capricieux des gibiers : la poésie.

Accomplissant toute une série de miracles, ils parviennent à la retenir dans le voile léger de leurs filets alors même qu'elle a la taille d'un pachyderme. Puisque aussi bien il s'agit cette fois-ci d'un éléphant nommé Azouk.

Cet Azouk surgit inopinément dans la salle à manger des Vigneboule, au cœur d'un village du Vaucluse. C'est le grand-père Arsène, lecteur fanatique du *Petit Explorateur illustré*, qui a provoqué involontairement l'intrusion de cet éléphant blanc sacré des Indes dans un paisible foyer provençal. Abriter sous son toit un éléphant, cela prête déjà à jaser. Mais lorsque, en outre, cet éléphant est doté de la parole et s'exprime avec l'accent méridional, cela frise la sorcellerie.

Cette manifestation d'une puissance qui échappe aux données du rationalisme va engendrer de graves dégâts au sein de la famille Vigneboule. Et ce, d'autant plus que le chef du clan, Honoré, porte haut et ferme le drapeau du socialisme et s'apprête à affronter les forces obscures de la réaction au cours de proches élections municipales. Appartenir à cette espèce de républicains que l'on qualifie de « vigilants » et faire la conversation avec un éléphant le soir sous la lampe, voilà de quoi prêter le flanc aux attaques perfides d'un clergé rétrograde !

Sur ce thème que l'on pourrait résumer ainsi : *Babar chez Tartarin*, M. Alexandre Rivemale a brodé de bien jolies variations et a donné libre cours à une fantaisie toujours de bon aloi. Autour du malicieux Azouk, coincé entre un vaisselier et une malle, gravitent maman Amélie, sa fille Mimi, éprise d'un spahi en garnison à Orange, le « pépé » Arsène qui joue du clairon et astique une carabine Winchester de chasseur de fauves, Bouteille le facteur, et un vaurien qui s'est évadé de prison. Tous se donnent la main pour danser la plus joyeuse des farandoles. Et si je vous dis que celle-ci se termine au sein de la jungle birmane, à bord d'un tramway marseillais conduit par un ancien scaphandrier, j'espère avoir assez excité votre imagination pour vous donner l'envie d'y aller voir !...

MAX FAVALELLI,
dans *Paris-Presse*.

Enfoncé, « Harvey », le lapin invisible et présent que nous présenta il y a deux saisons le théâtre Antoine ! Avec *Azouk*, le théâtre Fontaine a un éléphant, un vrai (ou presque) et on le voit ! On l'entend aussi, car il parle français comme vous et moi, avec l'accent du Midi, comme moi et (peut-être) vous...

C'est une farce. Non pas une de ces farces laborieuses et moroses comme en écrivent trop souvent les auteurs flamands. Pour une fois, il s'agit d'une farce énorme et fine, joyeuse et, malgré l'éléphant, légère. L'auteur, M. Alexandre Rivemale, est né à Nice, où l'on cultive l'humour carnavalesque. Et, la farce se passant dans une bourgade du Var ou des Bouches-du-Rhône, les intonations, les locutions provençales donnent au dialogue une bonhomie, une gaîté, une saveur bouffonne qui ajoutent encore au comique de l'ouvrage.

PAUL GORDEAUX,
dans *France-Soir*.

Je suis en retard avec *Azouk*, la charmante pièce d'Alexandre Rivemale que J.-P. Grenier et Olivier Hussenot nous ont offerte pour la Noël au théâtre Fontaine. Mais l'amitié avec laquelle ce spectacle a été accueilli lui vaudra de survivre longuement à l'occasion qui nous l'a apporté.

L'auteur ne s'étonnera pas si nous ne pouvons guère, dans notre souvenir, séparer sa comédie du cadre et des interprètes qui l'ont située, puis fait vivre à nos yeux. Heureuse rencontre d'un texte et de l'esprit d'une troupe d'une de ces rares troupes qui a su acquérir une unité, un personnalité propre, dont on attend les réalisations, dont la raison sociale est déjà une promesse de qualité et de goût.

L'ouvrage se prête très ingénieusement au propos de ses animateurs. Tous y trouvent naturellement le meilleur emploi de leurs dons. Le comique des situations s'y allie à la poésie. La peinture sans prétention de quelques caractères se nourrit encore des attraits d'une chronique provençale toute ensoleillée de bonne grâce et de bonne humeur. Et, partie d'une aire quotidienne, nous nous voyons transportés dans le domaine joyeux de la cocasserie, puis, en dernier lieu, au royaume de la plus libre fantaisie de nos livres d'enfance avec la forêt exotique, le couple de fiancés fuyant la proscription d'un sultan tyrannique dont le courroux s'apaisera pour le triomphe de la jeunesse tandis que nous retouchons terre, mais non pas pour l'amère déception des songes envolés. Le débonnaire éléphant, surgi des rêves fantasques de l'aïeul, a laissé trace de son passage. Chacun se découvre autre après qu'il ait rejoint sa jungle mythique. Chacun aura compris qu'il aurait pu réellement venir qu'il est bien venu en effet puisqu'il s'est trouvé l'un d'eux pour y croire et que cette croyance est un exemple, un encouragement à vivre plus heureux et meilleur.

Il faudrait dans la distribution, féliciter chaque interprète : Olivier Hussenot, en grand-père imaginatif, qui veille jalousement sur les trésors de sa légende, frère cadet de ce Bava l'Africain que Bernard Zimmer faisait jadis applaudir à travers l'interprétation de Louis Jouvet, et qu'on aimerait revoir un jour à la scène ; Marise Paillet, toujours si savoureuse, si directe, si juste dans tous les personnages qu'elle incarne ; J.-P. Grenier, qui s'est réservé ici un rôle de vieux facteur ami des hommes ; le couple des fiancés : Mariann Lecène et Jean Rochefort ; père, ronchonneur et timoré : Roger Carel ; l'évadé facétieux : Paul Préboist ; la voisine abusive : Arlette Ducas.

JEAN NEPVEU-DEGAS,
dans *L'Observateur*.

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDAR

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1954